

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

1<sup>er</sup> FEVRIER 1874

25, 29, 30, 31

~~~~~  
VINGT-HUITIÈME NUMÉRO  
~~~~~

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU-MONDE

30, RUE ST. GABRIEL

—  
1874



# COMPTE-RENDU DE 1873.

## DÉTAILS DES AUMONES TRANSMISES PAR LES EGLISES DE LA VILLE DE MONTREAL.

Eglise St. Pierre .....	\$472 08
Notre-Dame .....	466 00
Cathédrale (1) .....	198 57
St. Jacques .....	190 00
St. Joseph .....	45 23
Notre-Dame de Grâces .....	45 00
Hôtel-Dieu .....	39 00
Jésu .....	38 00
St. Patrice .....	20 00
	<b>\$1513 88</b>

## DE LA VILLE DE MONTREAL-QUI N'ONT PAS ENCORE TRANSMIS LEUR MONTANT.

La Congrégation .....	
Collège de Montréal .....	
Hôpital Général .....	
Ste. Brigide .....	
La Providence .....	
La Miséricordé .....	
Les Frères de la Charité .....	
Les Frères des Ecoles Chrétiennes .....	
St. Vincent .....	
La Nativité d'Hochelega .....	
Ste. Anne .....	
St. Henri .....	
St. Gabriel .....	
St. Paul .....	
Côteau St. Louis .....	
Le Grand Séminaire .....	

8 1874 - 2120

(1) Y compris \$24 00 de la souscription de M. Kay et \$8 00 de la souscription Beaudry.

DETAILS DES AUMONES TRANSMISES PAR LES PAROISSES DE LA  
CAMPAGNE POUR L'ANNEE 1873.

Legs de Malo Gabourio de St. Bruno.....	\$300 00
L'Assomption.....	225 07
Boucherville.....	170 85
L'Epiphanie.....	143 00
Varenes.....	142 00
Laprairie.....	116 00
Ste. Rose.....	101 43
Longueuil.....	100 00
St. Barthelemy.....	87 83
St. Jacques de l'Achigan.....	86 30
St. Isidore.....	77 80
St. Philippe.....	71 75
St. Lin.....	72 41
Lachenaie.....	77 45
Poin te-Claire.....	67 10
St. Cuthbert.....	66 13
Lanoraie.....	65 00
St. Louis de Gonzague.....	63 65
St. Rémi.....	60 20
Pointe aux Trembles.....	59 50
St. Alexis.....	57 90
Ile Dupas.....	56 35
Ste. Elisabeth.....	53 00
Verchères.....	50 00
Terrebonne.....	49 04
St. Cyprien.....	47 00
Sault au Récollet.....	45 70
St. Jean Dorchester.....	44 09
Collège l'Assomption.....	44 00
Lachine.....	42 65
Joliette.....	42 00
St. Roch de l'Achigan.....	40 00
Beauharnais.....	39 75
Rivière des Prairies.....	38 37
St. Hubert.....	37 98
LaValtrie.....	37 62

Ste. Anne des Plaines .....	\$37 00
St. Etienne.....	35 00
Berthier.....	35 28
St. Sulpice .....	38 00
Ste. Geneviève.....	33 00
St. Henri de Mascouche.....	30 00
St. Timothé .....	30 50
St. Constant.....	30 00
St. Martin .....	29 35
St. Michel-Archange.....	28 60
St. Bruno .....	25 60
St. Sauveur.....	25 00
Ste. Sophie.....	22 30
St. Esprit .....	20 00
Chateauguay .....	21 00
St. Valentin .....	20 00
St. Jacques le Mineur .....	19 44
St. Joseph de Soulanges .....	19 01
Ste. Marthe .....	19 00
Ste. Mélanie.....	18 00
Contrecoeur .....	17 25
Côteau du Lac.....	17 00
Ste. Scholastique.....	15 60
St. François de Sales.....	15 00
Langue-Pointe.....	14 32
St. Thomas.....	14 00
St. Hermas.....	13 50
Ste. Clotilde.....	12 50
St. Bernard de Lacolle.....	12 45
St. Ambroise .....	12 24
St. Paul l'Ermite.....	12 00
St. Laurent.....	12 00
Vaudreuil .....	11 00
St. Paul Joliette .....	11 42
St. Basile .....	10 00
St. Urbain.....	8 64
Ste. Marthe.....	8 00
St. Janvier.....	8 00
Sherington .....	7 75

Couvent de Berthier.....	\$7 00
Couvent Ste. Thérèse.....	6 25
St. Edouard.....	6 00
St. Eustache.....	6 00
Ste. Dorothee.....	4 40
St. Placide.....	4 72
St. Jérôme.....	4 15
Repentigny.....	4 21
St. Norbert.....	3 48
St. Jean de Matha.....	3 00
Ste. Monique.....	1 80
Patronage de St. Joseph.....	1 71
Constitut de Dame Vincent.....	2 00
<hr/>	
Total pour la campagne.....	\$3660 39
Total pour la ville.....	1468 88
En caisse des années précédentes.....	396 00
<hr/>	
Grand Total.....	\$5521 27

AUMONES RÉPARTIES ENTRE DIVERSES MISSIONS DU DIOCÈSE  
DURANT L'ANNÉE 1873.

Payé aux Missionnaires du Diocèse (Père Oblats) ..	\$800 00
" à la Mission du Sault St. Louis.....	200 00
"       "       de Ste. Mélachie.....	100 00
"       "       de Ste. Agnès.....	120 00
"       "       de St. Patrice d'Hinchinbrook..	160 00
"       "       de Ste. Marguerite.....	120 00
" pour Bâtisses de la même mission.....	100 00
" à la Mission de St. Hyppolite.....	199 00
"       "       de St. Colomban.....	100 00
"       "       de Ste. Sophie.....	100 00
"       "       de St. Alphonse.....	100 00
"       "       de Ste. Béatrix.....	100 00
"       "       de St. Calixte.....	100 00
"       "       de Ste. Anastasie.....	100 00
"       "       de St. Côme.....	120 00
"       "       de Ste. Emélie.....	120 00

Payé à la Mission de St. Michel des Saints .....	\$120 00
" " de St. Zénon .....	50 00
" " de Piopolis.....	200 00
" " de St. Damien.....	160 00
" " de St. Patrice de Rawdon.....	100 00
" " de Ste. Julienne de Rawdon.....	100 00
" pour voyage des Sœurs Grises de la Rivière R.	100 00
" pour l'œuvre des tabernacles.....	56 00
" pour impressions d'annales, etc.....	155 00
" pour missels, objets de piété, contrats et documents pour les missions.....	70 00
Total.....	\$3741 00

RECAPITULATION.

Recettes.....	\$5531 27
Dépenses.....	3741 00
Balance en caisse.....	\$1790 27

AUTRES PAROISSES, COLLÈGES ET COUVENTS DU DICCESE QUI  
N'ONT PAS ENCORE TRANSMIS LEUR MONTANT.

Ste. Adèle  
 Ste. Agathe  
 St. Antoine Abbé  
 St. Patrice d'Hinchinbrook  
 Ste. Malachie d'Ormstown  
 Ste. Agnès  
 Ste. Marguerite  
 St. Hyppolite  
 St. Côme  
 St. Damien  
 S. Colomban  
 Ste. Julienne  
 St. Patrice de Rawdon  
 St. Calixte  
 Sacré Cœur de Jésus du Sault au Récollet  
 Les Sœurs de Ste. Croix  
 Le Collège de Ste. Thérèse

Ste. Béatrix  
 Ste. Emélie  
 St. Michel des Saints  
 St. André  
 Collège de St. Laurent  
 Collège de Joliette  
 Collège de Rigaud  
 St. Jean Chrysostôme  
 St. Romain d'Himmingford  
 Sault St. Louis  
 St. Stanislas  
 L'Acadie  
 St. Gabriel  
 Bienheureux Alphonse  
 St. Anicet  
 Le Lac des Deux Montagnes  
 St. Benoit  
 Ste. Cécile  
 Ste. Anne du Bout de l'Isle  
 St. Liguori  
 St. Augustin  
 St. Félix de Valois  
 St. Régis  
 Ste. Jeanne de l'Isle Perrot  
 Chambly  
 Ste. Julie  
 St. Luc  
 Ste. Justine  
 Ste. Marguerite du Lac Masson  
 St. Joseph du Lac  
 St. Raphael de l'Isle Bizard  
 St. Théodore  
 St. Zotique  
 Les Sœurs de Ste. Anne

## AUX ASSOCIÉS DE L'ŒUVRE

Vu l'abondance des matières que nous n'avons pu même qu'entamer, les ANNALES cette fois et à l'avenir auront un peu plus d'étendue. Nous croyons que les associés en sauront gré aux Directeurs de l'Œuvre et augmenteront de même leur charité et leur zèle à soutenir, par la prière et l'aumône, la sainte Œuvre des Missions en ce pays, ainsi qu'à l'étranger.

## DERNIÈRES NOUVELLES.

Mgr. Taché, Archevêque de St. Boniface, parti de Montréal le 2 Décembre, était reçu le 13 du même mois, en sa ville archiépiscopale de la Rivière-Rouge, au milieu d'un grand concours de peuple, et avec la joie et la pompe accoutumée, chaque fois que ce digne et bien-aimé Pasteur est retourné de voyages éloignés, et toujours entrepris pour l'avantage et le bonheur de son troupeau chéri.

Rivière McKenzie, Vicariat de Mgr. Faraud. Une bien triste nouvelle. Le R. P. Eynard, digne et vaillant missionnaire, travaillait, depuis plus de douze ans, avec tant de succès auprès des pauvres sauvages de McKenzie et d'Arthabaska, s'est noyé le six Août dernier dans le lac Arthabaska. C'est une bien grande perte pour ces missions de l'extrême Nord qui ont tant besoin de missionnaires.

\* \* \*

Les deux vénérables et dignes Archevêque et Evêque Blanchet ont eu, chacun, à souffrir, dans leur santé, à la fin de l'été, de graves indispositions. Mgr. l'Evêque de Nesqually se rétablit moins rapidement; tandis que Mgr. l'Archevêque d'Orégon City était déjà assez bien au mois d'Octobre pour entreprendre une visite pastorale de 200 lieues de parcours, moitié en steamboat, et moitié en diligence de poste, à travers les déserts et les montagnes de l'Est de son immense diocèse, voyageant tout le jour et les nuits presque en entier.

REGRETTABLES MORTALITÉS.—Rév. P. Decrane, tout jeune, mais déjà si utile et si zélé missionnaire, arrivé de Belgique depuis quatre ans seulement, mourait de consommation en Août dernier, à Salem, capitale de l'Orégon, où il était Pasteur et en même temps Chapelain des Religieuses de cette place: Puis en cette même saison la mort si rapide de deux braves Sœurs des SS. Noms de Jésus-Marie, Sœur M. de la Visitation, et Sœur M. Praxède, sont des pertes bien grandes et bien vivement senties dans l'Archidiocèse de l'Orégon.

Deux nouvelles missions des Sœurs de la Providence viennent de s'établir pendant la visite de leur Très-Honorée Mère Caron : la première, l'hôpital St. Patrice avec un asile d'aliénés pour les blancs, à Misoula, petite ville à trente milles de leur belle mission sauvage de St. Ignace, au fin centre des Montagnes Rocheuses, vicariat apostolique d'Idaho. Le gouvernement ou le comté supporte cette institution. Le Père Van Goff, jésuite, en est le chapelain.

La seconde mission est un pensionnat de jeunes enfants chez les sauvages des Chaudières (Colville) au pied des Montagnes Rocheuses à l'Ouest. Les élèves étaient au nombre de trente sept pour commencer. Le Père Josette, jésuite, a donné aux Sœurs sa chapelle et sa maison, et s'est pour le moment, lui-même retiré dans une cabane sauvage. Le gouvernement américain alloue \$2,000:00 par an pour le support de cette école-sauvage.

\* \* \*

*M. l'Editeur des Annales,*

Il y a, sur les bords lointains du Pacifique, un établissement qui ne nous est pas étranger, un asile de foi et de charité catholiques qui a déjà rendu d'immenses services à tous les genres d'infortunes. Je veux parler de la maison religieuses des Révérendes Sœurs de la Providence à Vancouver, (Orégon).

Vous avez déjà annoncé le retour à Montréal de la très-honorée Mère Caron, de sa longue visite chez ses Sœurs Missionnaires en Orégon et dans les Montagnes Rocheuses.

Ayant pu constater le nombre des conversions à la vraie Foi et la somme de bien qu'opère cet heureux établissement, elle s'est enfin arrêtée à la résolution de bâtir à Vancouver une maison qui soit en rapport avec les besoins actuels. Il faudrait pouvoir y loger convenablement les Sœurs, tous les malades d'un hôpital, de nombreux orphelins, des infirmes et des aliénés, enfin toutes les catégories de malheureux dont la charité se fait la mère, sans distinction de croyance ou de nation.

Mais tout ceci exige, on le comprend, des ressources bien au-dessus des moyens dont nos admirables Sœurs de charité

disposent soit à l'étranger, soit ici. En véritables filles de St. Vincent de Paul, elles se confient néanmoins aux soins de la divine Providence et vont de suite se mettre à l'œuvre. Elles parcourront d'abord leur pays de mission, tendant la main à tous, protestants comme catholiques. Elles visiteront ensuite les Etats-Uns, où plusieurs des Evêques, ayant pris connaissance de leur excellente œuvre et l'appréciant à son mérite, ont déjà accordé à nos bonnes Sœurs la permission de faire une collecte par toute l'étendue de leurs diocèses respectifs.

De son côté, Mgr. l'Evêque de Montréal, qui n'ignore pas combien de pauvres voyageurs canadiens sont, eux-mêmes ou leurs orphelins, chaque année recueillis dans cet asile de charité, où on leur prodigue tous les soins, s'est également empressé d'approuver le projet de ces courageuses filles, et de leur donner toute permission de faire dans son diocèse une collecte particulière pour l'établissement de Vancouver.

J'ai cru, M. l'Editeur, que vous me permettriez l'usage de vos colonnes pour attirer l'attention des âmes charitables sur l'occasion qui va s'offrir de faire une nouvelle œuvre digne d'elles.

Je suis, M., avec toute considération, etc.,

UN ANCIEN MISSIONNAIRE.

## RAPPORT DES SŒURS DU BON PASTEUR A QUITO.

On se rappelle qu'il y a deux ans, six religieuses du Bon Pasteur de Montréal partaient, avec la bénédiction de Monseigneur, notre Evêque, pour aller fonder une maison de leur ordre à Quito, capitale de l'Equateur. Nos bonnes sœurs étaient appelées dans ce lointain pays, par le religieux et distingué Président de la République, qui faisait lui-même les frais de la fondation.

On ne connaît guère parmi nous la catholique patrie de la B. Marie-Anne de Jésus, surnommée le Lis de Quito. Le peuple espagnol de l'Equateur mérite pourtant d'être cité comme un modèle. Son gouvernement est probablement le plus catholique du monde : c'est le seul qui ait officiellement protesté contre les violentes usurpations du roi Victor Emmanuel : le seul qui reconnaisse la véritable religion comme la seule religion de l'Etat ; le seul peut-être qui met aujourd'hui son influence et ses deniers au service de la religion pour aider les missionnaires à répandre l'Évangile, et les communautés religieuses à cultiver la vertu dans les cœurs. Une des importantes améliorations introduites dans le système correctionnel de l'Equateur a été la substitution des réformes aux prisons ordinaires.

Ce nouveau système de punition a fait diminuer les crimes dans l'étonnante proportion de 75 par 100 : heureux résultat qui témoigne hautement en faveur de la politique chrétienne de l'Equateur.

A l'exemple d'autres gouvernements, du nôtre en particulier, le gouvernement de l'Equateur a fait appel au dévouement des Religieuses du Bon Pasteur d'Angers pour coopérer à cette œuvre de réforme chrétienne ; et la maison de Montréal a pris sur elle la tâche honorable de seconder les vœux de la République Espagnole.

En arrivant dans leur pays d'adoption, nos religieuses missionnaires ont été accueillies avec tous les égards et la bienveillance possible par l'Excmo Sor. Gabriel Garcia Moreno, Président, Mgr. Checa, archevêque de Quito et son digne elergé.

Les amis du Bon Pasteur, en Canada, ne sauraient être indifférents aux procédés dont on use envers les religieuses de cet ordre ; ils apprendront toujours avec bonheur que la catholique ville de Quito sait apprécier leur dévouement, leur accorder l'estime qu'elles méritent, et dont elles jouissent parmi nous. Nulle part, où il y a des âmes à sauver, ces saintes religieuses ne peuvent être regardées comme étrangères.

Elles partent du lieu de leur naissance, traversent les mers et si on leur demande :

— Qui êtes-vous ?

— D'où venez-vous ?

— Que venez-vous faire ?

Elles savent répondre, comme elles l'ont appris de leur vénérable Mère fondatrice :

— Nous sommes épouses du Bon Pasteur, Filles de Notre-Dame de Charité, le Ciel est notre patrie, nous venons gagner des âmes à Dieu.

Après cela, si elles ont à souffrir, elles n'en sont pas surprises, on leur a dit :

Préparez-vous à avoir des croix partout où vous irez.

— Ne vous étonnez pas si vous êtes crucifiées ; le démon est enragé contre les religieuses du Bon Pasteur, parce qu'elles arrachent des âmes à l'enfer.

A peine arrivées à Quito, nos jeunes missionnaires avaient à faire à Dieu le sacrifice de deux d'entre elles que les fatigues, du voyage, et les fièvres emportèrent en peu de temps. C'était une épreuve bien rude dans les circonstances, mais leur courage ne se laissa pas abattre. Bientôt quatre nouvelles Sœurs de Montréal arrivèrent pour remplir les vides que la mort avait faits.

A ces traits, nos frères catholiques de Quito ont pu connaître les saintes et dévouées religieuses que nous entourons ici de notre respect et de notre vénération.

Et il y a déjà plus de deux siècles que ce saint Institut donne au monde l'exemple de son dévouement, et aux âmes les plus abandonnées les sollicitudes de sa charité.

L'établissement de la Communauté de Notre-Dame de Charité remonte en effet à 1641. Ce fut en Normandie, dans la ville de Caen, que la première maison fut fondée par le célèbre Père Eudes. Le pieux missionnaire, dit M de La Roche-Héron, faisait des prédications qui portaient un ébranlement salutaire dans toutes les consciences, et il opéra ainsi une révolution dans la conduite de nombreuses personnes vivant dans le désordre, et pour les maintenir dans la ligne du devoir, il les remit sous la surveillance de quelques saintes filles. Une femme de la classe ouvrière, Madeleine L'Amy, donna l'exemple du courage chrétien nécessaire pour rechercher la société de celles que na-

turellement on voudrait fuir; et une jeune personne de noble naissance, Mlle. de Taillefer, fut la première à prendre l'habit de l'ordre nouveau au mois de Février 1645.

La communauté, autorisée par lettres patentes de Louis XIII en 1642, fut approuvée en 1666 par le pape Alexandre VII, et en 1741 par Benoit XIV. Elle a pris un grand développement.

Chose digne de remarque, ce sont les provinces où la pureté des mœurs est le plus exemplaire, qui ont parmi elles le plus de sujets pour surveiller avec compassion les victimes repenties de la fragilité humaine.

Cela est tout naturel: qui donc s'apitoiera sur ces pauvres âmes flétries, qui les guérira et les relèvera de leur abaissement, si ce ne sont les cœurs purs et les âmes chastes? Ne soyons pas effrayés du rapprochement: la blanche nymphe élève sa carolle sans tache au dessus des eaux bourbeuses, elle les odore de ses parfums, mais elle n'en est pas souillée.

La maison d'Angers fut érigée en Généralat par le pape Grégoire XVI, et forma une nouvelle branche qui a ajouté au nom de Notre-Dame de Charité, celui du Bon Pasteur.

En l'année 1828, la comtesse de Neuville légua en mourant, une somme de 30,000 frs. pour fonder une maison du Bon Pasteur à Angers. La maison de Tours fournit cinq religieuses pour cette fondation et la Supérieure elle-même, Mme. Marie Euphrasie Pelletier, se rendit à Angers, pour se mettre à la tête de l'œuvre. De 1833 à 1846 elle avait érigé quarante maisons de son Institut; celle de Montréal en était une.

C'est le 11 Juin 1844 que les quatre religieuses fondatrices arrivèrent en cette ville.

A Montréal, comme partout, le Bon Pasteur a fait le bien, et il a pu suivre son œuvre avec les résultats les plus consolants pour la religion. Dans ces dernières années surtout, il s'est développé d'une manière remarquable. Outre la fondation de Quito et de Lima qui a suivi de près la première, le Bon Pasteur compte à Montréal et à St. Hubert trois maisons contenant 82 professes et 22 novices ou postulantes.

On y recueille dans les deux maisons de Montréal 173 pé-

nitentes et préservées. Car il ne faut pas oublier que la vocation spéciale de cette communauté est de convertir les femmes entrées dans une vie de désordre, et de préserver les jeunes personnes exposées à se perdre.

On concevra qu'il doit y avoir plusieurs catégories ou classes différentes dans cette communauté. Chacune d'elle a des salles et des cloîtres séparés, et est placée sous la surveillance et direction d'une ou deux Religieuses.

Dans la communauté de Montréal, il y a des classes séparées pour les filles pénitentes, les enfants de la Préservation, celles de l'École de Réforme et de l'École d'Industrie.

Les Religieuses ont formé avec les plus régulières de leurs pénitentes une communauté à part sous la règle de Ste. Thérèse ; et ces *Madeleines* ont-elles aussi leurs cloître et leurs salles séparées.

L'historiographe des communautés religieuses du Canada n'a pu s'empêcher de donner à l'œuvre du Bon Pasteur un témoignage tout particulier d'estime.

« Nous sommes, dit-il, déjà touché du dévouement de ces chastes épouses de Jésus-Christ, qui se consacrent à apprendre aux enfants à connaître leur père qui est dans les cieux ; ou qui s'étant privées elles-mêmes des saintes joies de la maternité, se font avec bonheur les mères et les servantes des orphelins, dont l'innocence plaît à leur innocence.

« Nous admirons celles qui se font les compagnes inséparables de la contagion et de la maladie, respirant, par prédilection, les miasmes fétides des hôpitaux, pansant les blessures saignantes, soutenant la décrépitude, surveillant la folie ou la caducité. Mais que penser des Religieuses qui choisissent la compagnie des personnes les plus dégradées de leur sexe, afin de rapporter au berceau des brebis égarées ; la vertu recherchant le vice, la pudeur sollicitant le dévergondage par charité, au lieu de fuir par cet instinct naturel à l'âme honnête ; et les plaies les plus repoussantes du corps ne demandent-elles pas moins de courage à soigner que la gangrène morale des cœurs ? Certes, nous serions tenté de croire les Dames du Bon Pasteur appelées dans l'autre vie à recevoir la plus grande récompense réservée au plus grand sacrifice, si nous ne savions que chaque Institut reli-

gieux a un but spécial, également saint, également louable et que la grâce divine envoie les vocations selon les besoins de l'Eglise et de l'humanité."

ALOYSIUS.

JOURNAL DE VOYAGE DES SŒURS DE L'HOTEL-DIEU, TRACADIE (N. B.)

1871

12 Septembre.—Nous quittons la Congrégation N. D. à six heures, accompagnées des Révérends Messieurs Nercam, Singer, Gauvreau, et de quelques Sœurs de la Congrégation, pour nous rendre à bord du *Montréal*: nous rencontrons au port quelques bons amis, nommément les Révérends Messieurs Plamondon, Hicks et Bourget, les docteurs Munro, Beaubien et Brosseau, M. Plamondon, M. Cherrier, sa dame et leurs demoiselles, venus pour nous dire le dernier adieu. A sept heures le steamboat quitte le quai, et nous, le cœur grès, nous regardons avec amour cette terre chérie que nous quittons pour un temps illimité, et que Dieu seul connaît. La nuit se passe sans qu'aucune de nous puisse clore l'œil; le branlement du vaisseau auquel nous ne sommes pas accoutumées, le bruit continuel, et surtout les émotions de la veille, tout cela n'est pas de nature à nous faire dormir. Deux fois le steamboat est arrêté; premièrement à cause de l'obscurité, et en second lieu à cause d'une goëlette qui se trouve sur notre passage.

13 Septembre.—Nous nous levons de grand matin. Le temps est mauvais. Nous sommes une heure et demie au port de Batiscan, de sorte que nous n'arrivons à Québec qu'à neuf heures. Nous nous rendons immédiatement à l'Hôpital-Général, M. Gauvreau nous dit la sainte Messe et nous donne la sainte Communion. Après l'action de grâces, les bonnes Mères nous ouvrent leur cloître en chantant le

*Sub tuum præsidium*, il est dix heures un quart, nous déjeûnons et nous reposons le reste du jour. A cinq heures les Sœurs de la Congrégation viennent nous faire visite et nous invitent pour mardi.

14 Septembre.—La journée se passe à visiter le vaste monastère de nos bonnes hôteses. M. le Grand Vicairé Cazeau nous fait l'honneur de venir nous voir à la grille du parloir.

15 Septembre.—Vers les huit heures nous montons en voiture pour aller à l'Hôtel-Dieu où nous sommes attendues. La séparation d'avec nos bonnes Sœurs de l'Hôpital Général est pénible, car nous avons trouvé tant de sympathies en elles et tant de ressemblance entre leur monastère et notre ancienne maison de Montréal, que toutes les plaies de nos cœurs se rouvrent avec force et nous fait éprouver de nouveaux tourments. En moins d'un quart d'heure nous sommes rendues à l'Hôtel-Dieu. Nous visitons ce monastère dont toute la magnificence consiste en son ancienneté ; cette bâtisse existe depuis 170 ans, sans avoir éprouvé d'autres changements que ceux opérés par le temps. Nous avons le bonheur d'y vénérer le crâne du Vénéral Père de Brabœuf, et celui de la Mère Catherine de Ste. Augustin. Après le diner nous quittons l'Hôtel-Dieu pour aller rendre nos devoirs à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque qui nous reçoit avec une bonté toute paternelle et nous donne à chacune une image comme souvenir de notre passage à Québec. De l'Archevêché nous allons à St. Roch, où nous trouvons là la Révéralde Mère St. Bernard beaucoup mieux quoique très faible. Nous parcourons les différentes classes des élèves et après la collation nous montons à la chapelle où toutes les élèves nous attendent. Elles font résonner l'harmonium et chantent un cantique à la Très-Sainte Vierge, pour nous mettre sous la protection de cette bonne Mère, mais nous ne pouvons y tenir jusqu'au bout. l'émotion est trop forte, il nous faut sortir de la chapelle ; nous faisons nos adieux à ces bien aimées Sœurs, et nous remontons en voiture pour nous rendre au steamer accompagnées des Révdes. Sœurs St. George et St. Romuald ; là nous rencontrons M. le Grand

Vicaire Cazeau qui nous fit l'honneur de nous aider à descendre de voiture et nous conduisit lui-même sur le vaisseau. Cependant une sensation involontaire se saisit de nous, car nous sentons que nous nous éloignons encore davantage de notre cher Hôtel-Dieu de Montréal. Nos cœurs sont serrés, mais chacune cache son émotion afin de ne pas chagriner les autres; pourtant, il faut le dire, tout en éprouvant une sensation pénible nous sommes heureuses et contentes de faire la sainte volonté de Dieu, de laquelle nous ne pouvons pas douter puisque nous marchons dans la voie de la sainte obéissance. Arrivées au steamer, nous nous rencontrons avec les Révds. Messieurs Gauvreau, Pelletier et Berry qui descendent aussi à Chatham. A quatre heures le steamer quitte le port! La nuit est assez calme.

16 Septembre.—Le temps est mauvais, il pleut beaucoup, nous ne pouvons pas aller sur le pont, c'est une grande privation pour nous, nous sommes toutes malades, l'après-midi surtout. Le Dr. Robitaille qui descend à Paspébiac se fait notre infirmier, lui-même nous sert dans nos lits, car nous en sommes incapables; ce bon Monsieur nous fait prendre quelque nourriture et nous porte la bouchée à la bouche; il se donne pour nous une peine incroyable, c'est un homme tout à fait gentil et un peu original, aussi parvint-il à nous faire rire malgré l'état d'insouciance auquel nous réduit le vilain mal de mer. Vers onze heures du soir le vent s'élève, la mer s'agite et devient tout en feu, le vaisseau balance avec force, l'eau entre par toutes les fenêtres, nos lits sont tous trempés, la tempête augmente, nous ne pouvons qu'à peine nous tenir dans nos lits, ma Sœur Lumina tombe du sien et demeure couchée par terre ne pouvant plus se relever, tant elle est malade; tout le monde s'agite, les portes des chambres frappent, les lampes se brisent et l'odeur de l'huile de charbon nous étouffe, les barrils roulent vers le pont et frappent avec violence sur les vitrines qui se trouvent au-dessus de nos têtes, les vitres se brisent et tombent sur nos lits. Nous sommes toutes si malades que la mort qui nous menace ne nous fait aucune peur. Ma Sr. Quesnel seule invoque tous les saints du

Paradis pour tous fort heureusement pour nous qui n'en avons pas le courage. Vers trois heures du matin le calme revient peu à peu. Le capitaine du vaisseau dit qu'il y a bien dix ans qu'il n'a pas vu d'aussi fortes tempêtes.

17 Septembre.—Le temps est beau mais très froid, obligées de demeurer sur le pont à cause de l'incommodité du salon des dames, nous grelottons comme en janvier. Plusieurs Messieurs s'empresent de nous offrir leurs chapes et capots, nous sommes heureuses de les accepter ; deux Messieurs protestants surtout sont envers nous d'une étonnante politesse, l'un d'eux, ministre, nous prête sa montre pour le reste du voyage, parce qu'il apprend que la nôtre est arrêtée. A sept heures nous sommes à Gaspé, puis à neuf heures nous cotoyons les inaccessibles rochers du Percé. C'est bien ici que nous admirons la puissance infinie du Créateur qui soutient comme des colonnes innébranlables ces immenses rochers au milieu de la mer. Durant tout ce jour on a la bonté de nous servir nos repas sur le pont afin de ne pas nous exposer à être plus malades en descendant au salon. A deux heures et demie nous sommes devant Paspébiac, une chaloupe vient prendre les passagers, car il n'y a pas de port. A huit heures nous sommes à Dalhousie. La nuit est calme.

18 Septembre.—Le temps est beau, nous sommes toutes assez bien, l'espoir de toucher terre bientôt nous redonne la vie. Enfin à 2 heures et demie nous arrivons à Chatham. Sa Grandeur Monseigneur Rogers est au port pour nous recevoir, et sans attendre que nous soyons débarquées, il vient lui-même nous chercher sur le steamer, nous bénit et nous conduit l'une après l'autre aux voitures destinées pour nous transporter au Palais Episcopal, en attendant que nous prenions possession de notre nouvel établissement.

APERÇU SUR LES MISSIONS DE L'OREGON, PAR  
UN ANCIEN MISSIONNAIRE.

(Suite.)

EGLISES ET COUVENTS.

*A Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal.*

MONSEIGNEUR,

Il y a dans la Province Ecclésiastique de l'Orégon un Archevêque, quatre Evêques suffragants, soixante Prêtres, séculiers et réguliers, cent Religieuses, réparties en quinze couvents ou maisons d'éducation, dont dix chez les blancs, et cinq chez les sauvages. Ces Religieuses appartiennent aux trois communautés de la Providence, de Stc. Anne, et des SS. Noms de Jésus Marie, du diocèse de Montréal. Il y a aussi une cinquantaine d'Eglises et Chapelles; et plus de cent stations éloignées, lesquelles sont visitées souvent plusieurs fois l'an par les Missionnaires des localités les plus voisines.

Quinze de ces Eglises ont donc l'immense avantage de posséder, chacune, un couvent de Religieuses pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, souvent même des deux sexes. Les trois jolies petites villes de Portland, de Vancouver, de Victoria, répondent déjà aux besoins des orphelins, des hôpitaux, et possèdent également, chacune, un collège commercial pour les garçons. Ce serait bien ici le lieu de donner plusieurs intéressants détails sur les commencements, ou la fondation de chacune de ces belles missions.

I. CHEZ LES BLANCS.

Mais raconter les longs travaux, les dures privations et les sacrifices de tous genres que les premiers missionnaires ont dû s'imposer dans l'établissement de la jeune, mais déjà si intéressante Eglise d'Orégon, ferait le sujet très édifiant de tout un volume. Car rien de plus admirable, ni de plus touchant que la générosité et le dévouement de ces pion

niers de l'évangile en ces nouvelles contrées, si éloignées alors du reste du monde.(1) Les annales particulières de chaque mission, ou encore de chaque institution pourraient en fournir un long et intéressant chapitre.

Mais jusqu'à aujourd'hui le loisir et le temps de décrire leurs nombreux combats et victoires a toujours manqué à ces braves soldats du Christ. Leur première ambition, d'ailleurs, étant d'établir le royaume du divin Maître, et d'en étendre les limites; ils remettent volontiers à d'autre temps le soin moins pressant de le dire.

Dans les diocèses du Bas comme du Haut-Canada, l'on sait louer et admirer avec justice le zèle et le courage de tout missionnaire ou curé qui, avec le concours de sa nouvelle paroisse ou mission réussit à élever au culte divin un nouvel édifice, ou chapelle plus ou moins splendide; ou encore qui sait doter sa ville ou son village de maisons d'éducation chrétienne pour les enfants de son peuple. Mais voici que déjà ce peuple est chrétien, sa majorité est catholique; et en conséquence plus ou moins disposé à seconder ces grandes et belles entreprises. Avec de la persévérance et du courage l'œuvre de Dieu se commence, se soutient et s'accomplit.

Mais hélas! qu'il y a loin de cet état de choses à celui d'un pays nouveau, où jamais encore la parole évangélique n'a été annoncée. Le petit tableau suivant pourra donner quelque idée du commencement de la plupart des missions de l'Orégon, il y a dix ou vingt ans. Représentez vous d'abord un pauvre missionnaire arrivant sans ressources aucunes, là-bas sur les côtes du Pacifique qui est le bout du monde en cette direction. Bientôt il est envoyé au milieu de populations plus des trois quarts protestantes ou infidèles. Dès le début il n'y a que quelques familles catholiques, et encore sont-elles assez souvent alliées à des protestants par les mariages: ce qui rend parfois ces pauvres catholiques plus qu'indifférents. Et c'est avec une population ainsi

---

(1) Autrefois le trajet, par terre, de Montréal à la Mer d'Ouest (Océan Pacifique), était de sept mois pour les premiers Missionnaires, aujourd'hui, par la voie ferrée, il est de sept jours.

composée que le pauvre missionnaire aura à faire ses premières armes. Il devra tout d'abord se limiter à un tout petit appartement qui sera en même temps son logis et sa chapelle, et que quelques bons catholiques se font toujours un plaisir de lui procurer. C'est là qu'il dresse à peu de frais son petit autel, où Notre Seigneur voudra bien encore reproduire un nouveau Bethléhem. La Ste. Messe y est célébrée rarement, ou tous les Dimanches environ. Dans le principe ce ne sera que pour une, deux ou trois familles réunies; Mais bientôt la petite congrégation se double et s'augmente; et l'on pense déjà à se procurer un local plus spacieux. Les indifférents eux-mêmes commencent à y venir, et bientôt charmés du zèle et de la foi du missionnaire, ils n'y manquent plus; ils y invitent même leurs amis protestants ou infidèles. Ceux-ci n'eussent peut-être jamais eu le souci, ou le courage d'entrer dans une église catholique, mais pour une pauvre salle ou maison particulière, ils n'y voient aucune difficulté; cela pique même leur curiosité. Et voilà qu'au milieu même de cette grande simplicité, ils sont étonnés d'y entendre le langage de tant de bon sens, et même de la charité. Déjà leur cœur est gagné, et ce n'est plus qu'une affaire de temps pour se rendre décidément à la vérité.

Mais cet état de choses est encore précaire, et toujours pénible et douloureuse au cœur du Prêtre zélé qui ne peut oublier la gloire et les splendeurs du culte divin dans les pays catholiques. Ce n'est pas que déjà il ait aucune préention à un pareil bonheur pour son petit troupeau. Mais, d'un autre côté, il est aussi convaincu que pour former un noyau de chrétiens, quelque peu nombreux qu'ils soient, il faut encore un lieu convenable de ralliement; il faut une chapelle. Plusieurs fois il l'a déclaré à sa petite congrégation. Tous le comprennent et le désirent; mais le moyen d'arriver à une fin aussi belle et aussi désirable!

Les catholiques sont peu nombreux, et leurs ressources ne sont pas considérables. Eux-mêmes nouvellement venus dans le pays, sont souvent encore à construire leurs propres demeures, ou à bâtir leur fermes. Considérant, néanmoins, que, dans une pareille entreprise, il y va de leurs plus chers

intérêts, comme aussi de ceux de leurs enfants, tous s'inscrivent généreusement sur la liste de souscription en faveur de la nouvelle chapelle. Ils vont même jusqu'à exiger ou requérir que l'édifice ne soit ni moins convenable, ni moins beau que ceux déjà bâtis dans la place par les Protestants. Il faut, au moins, disent-ils, que notre chapelle soit en état d'inspirer aux ennemis de notre foi un sentiment d'honneur et de respect. Et chose digne de remarque, ce sont parfois les moins dévots qui ont le plus d'amour propre pour le style, les ornements et la dignité des églises ou autres institutions catholiques ; et en conséquence se mettent au rang des plus généreux souscripteurs. C'est alors que le Prêtre étant donné jusque chez les moins fervents, le missionnaire, au comble de sa joie, sait se multiplier entre mille sains, et mille démarches pour assurer le succès de sa noble entreprise ; il ne recule devant aucun sacrifice. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il entend son nom appelé et inscrit à l'entête de contrats pour plusieurs milliers de piastres. Sa conscience s'alarme et s'effraie ; il déclare franchement n'avoir pas un dollar pardevant soi pour répondre de tels paiements. Il décline encore le peu de ressources et le petit nombre de la congrégation. Mais rien ne peut déconcerter la confiance des contracteurs, lesquels sont souvent infidèles ou protestants ; la parole du Prêtre leur suffit ; ils ne veulent pas d'autres garanties. Il en est de même des marchands, des manufacturiers, et autres, qui, avec leur souscription libérale en faveur de la nouvelle bâtisse, offrent d'en fournir, à bonne composition et avec délai, tous les matériaux nécessaires, et toujours sans autre caution que la parole du Prêtre. Aussi le pauvre Prêtre se croit-il alors sous obligation de payer de sa personne en se présentant lui-même partout pour l'obtention des divers articles ; tantôt chez le marchand, tantôt chez le manufacturier, ou dans les boutiques ; tantôt il est en ville, tantôt dans la forêt, etc. Et c'est ainsi que pendant des années entières il doit se faire le serviteur de ses serviteurs. Puis entre temps il lui faudra bien encore parcourir les campagnes et les bourgades, à cette fin de solliciter des souscriptions volontaires, et tendre la main aux protestants

comme aux catholiques. Et tous, en général, reçoivent le Prêtre avec égard, et souvent même avec grande satisfaction : ce qu'ils ne se contentent pas d'exprimer en paroles, mais encore par leur libérales contributions au succès de la sainte œuvre. En sorte que, avant peu d'années, l'on voit avec bonheur une église catholique figurer avec honneur parmi les édifices d'une nouvelle ville ou village, où naguère il n'y avait ni prêtre, ni congrégation. C'est ici le lieu d'ajouter à l'éloge du bon peuple Américain, que grand nombre de missionnaires reconnaissent avec la plus vive gratitude leur généreuse libéralité, dans l'établissement et le soutien d'un grand nombre de nos belles Institutions catholiques; et en particulier de nos Couvents, Collèges, Orphelinats et Hôpitaux. Animés avant tout des intérêts matériels de leurs villes ou villages, les Américains reconnaissent depuis longtemps déjà, et ne craignent pas de le dire, que les Institutions catholiques sont les plus solides, et celles qui assurent le plus inmanquablement le progrès d'une localité. Et c'est là le premier motif pour lequel ils les favorisent.

En définitive, dans ces nouveaux pays, le missionnaire est souvent lui même rempli d'étonnement pour le succès général qu'il ne manque jamais d'obtenir dans toutes ses œuvres de mission; et cela au milieu même de nombreuses difficultés. C'est pourquoi il est convaincu qu'il faut toujours en rapporter à Dieu tout le crédit et la gloire. Il rend de continuelles actions de grâces à notre Seigneur qui veut bien ainsi bénir les missions et les missionnaires avec leurs nombreux travaux.

## II. CHEZ LES SAUVAGES.

Nonobstant, Mousigneur, tout ce que nous venons devoir de digne et de généreux de la part des dévoués missionnaires chez les blancs, rien n'empêche qu'il faille encore accorder la palme du dévouement et des sacrifices à cette Robe Noire Apostolique qui sait porter la bonne nouvelle de la paix à ces habitants des déserts et des forêts, à nos pauvres sauvages du Nord-Ouest de l'Amérique. C'est

là que des hommes admirables de zèle et de charité, vont se faire tout à tous jusque dans l'extrême force du terme. Il leur faut nécessairement partager, et pendant de longues années, toutes les rudes privations de leurs pauvres ouailles qui ont cet avantage sur leurs missionnaires d'en avoir l'habitude. Ainsi, coucher sur la dure, et à la belle étoile, ou sous une forêt, ou dans les montagnes, et toujours au milieu des hurlements des bêtes sauvages, se nourrir de racines, de fruitages, de poisson sec et sans pain ; voilà souvent le pain quotidien du pauvre missionnaire des Indiens du Nord-Ouest, des montagnes, et même de la Côte Pacifique. Car les pauvres sauvages, à peu d'exception près, sont les mêmes partout.

Mais voilà qu'après mille courses apostoliques, et mille pèlerinages à travers les déserts, les montagnes, les rochers, et les rivières à la nage de cheval, le missionnaire des Indiens veut aussi avoir bientôt ses stations et sa chapelle. Ce ne sera cependant pas une affaire aussi compliquée que chez les blancs. Ici point de contrat, ni de contracteurs, pas même de boutiques ni de marchands. Tout est très simple : la Robe Noire, après avoir exhorté ses Cociles indiens au zèle de la maison du Seigneur, n'a qu'à marcher à leur tête vers la forêt, le petit sac de provisions sous le bras et la hache sur l'épaule. Arrivé là il fait lui-même le choix des arbres, aide à les abattre et à les mettre en pièces ; il fabrique lui-même le traîneau qui doit servir à les charrier ; il confectionne encore des harnais d'écorce, ou quelquefois de peau crue, et avec cela tout marche à merveille, sauf cependant quelques petits accidents par ici par là occasionnés par la fougue des chevaux indomptés des sauvages. Mais s'agit-il ensuite de commencer l'érection de la bâtisse, c'est alors que se déploient d'autres ressources jusque-là inconnues de la Robe Noire ; il sait encore manier avec une égale habileté la terrière, la scie, le marteau, la truelle, etc. etc. ; et accablé de fatigue il lui faut encore lui-même préparer et cuir son diner, son souper, etc. Puis le soir encore après les rudes travaux de la journée, il rassemble à sa cabane, autour d'un grand feu, tout le camp sauvage, leur enseigne le catéchisme, les pri-

ères, et un cantique à la Vierge, et c'est toujours ainsi que l'on termine la journée. A part la saison des grandes courses à la chasse et à la pêche, c'est à peu près toujours la répétition des mêmes occupations et des mêmes labeurs. Car les missions les plus anciennes et les mieux établies sont encore loin d'avoir le confortable ; elles manquent même de beaucoup de choses que dans les pays ordinaires, l'on regarderait comme de première nécessité. Le lustre ou le poli des choses est absolument inconnu dans ces régions incultes. Aussi l'on se croit bien favorisé lorsque l'on a dans sa chapelle, ou dans sa cabane un plancher ou un plat-fond en planches fendues à la hache. Car tout cela est du luxe chez les sauvages qui, dans leurs constructions, ne se servent ni de plancher ni de route. Un sauvage pour les premières fois dans la maison d'un blanc, se croit enfermé comme dans une boîte ; ça lui déplaît, et l'ennuie souverainement. Ainsi le missionnaire en construisant sa chapelle ne craint-il pas de laisser de tous côtés des crevasses et des ouvertures sans nombre, afin de laisser à son peuple la liberté de respirer à toute aise.

Mais il faut se hâter de le dire, une fois ces importantes missions sauvages fondées, elles donnent beaucoup de consolations aux missionnaires qui les ont avec tant de peines établies. C'est alors, vraiment Dieu qui règne au milieu de ces peuples devenus chrétiens. Il n'y a point d'autre loi que celle du catéchisme, ou de l'évangile. Tout se fait et se juge d'après ces divins et immortels principes : aimer Dieu et son prochain ; traiter ses frères comme l'on aime à être traité soi-même ; pardonner à ses ennemis ; faire le bien contre le mal : voilà la divine doctrine que les sauvages ont bientôt apprise, et s'efforcent ensuite de mettre en pratique.

Bénis soient donc le courage et les efforts de ces hommes héroïques qui, par tant de souffrances et de sacrifices, savent porter et établir jusque chez les plus farouches sauvages de notre Amérique le règne ou l'évangile de la paix.

### III. LES RELIGIEUSES DANS LE NORD-OUEST.

Que l'on se sente ému, et rempli d'admiration en consi-

dévant les rudes travaux apostoliques d'hommes courageux et pleins de zèle pour le salut des âmes de leurs frères infidèles ou barbares, cela paraît encore naturel et juste. Mais que l'on puisse être témoin de la coopération admirable dans le même dévouement, les mêmes privations, les mêmes sacrifices, du sexe tendre et délicat de la femme, c'est là, après la palme du martyr, la plus grande manifestation et le comble de l'héroïsme chrétien ! Oh non ! rien ne reporte plus aux temps apostoliques où les saintes femmes, Evodie, Phébée, Thècle et Sintiche, et tant d'autres mentionnées dans les Saintes Ecritures, prenaient une si noble et généreuse part dans les nombreux soins d'établir le royaume de Dieu, et de propager son St. Evangile.

Et quand, d'un autre côté, l'on considère qu'il est des pays, dont les gouvernements soi-disant chrétiens, ou même civilisés, qui osent mépriser et rejeter même de pareils dévouements, et de semblables services rendus à la pauvre humanité souffrante, cela dépasse toute conception de l'âme, et devient un mystère d'iniquité incroyable !

Ah ! quand à notre honte nous osons déclarer de pareilles abominations à nos sauvages chrétiens des déserts et des montagnes, aussi se refusent-ils à n'y rien comprendre ; à peine osent-ils lever les épaules de pitié et d'étonnement.

Oh non ! à Dieu grand merci ! il n'en est pas ainsi de nos braves indiens de l'Ouest. Et bien moins encore de nos intelligentes populations blanches des côtes du Pacifique, auxquelles l'expérience des voyages a appris à mieux apprécier à leur mérite les grandes œuvres de nos héroïques sœurs missionnaires dans ces lointaines colonies de la Colombie Anglaise, de l'Orégon et de la Californie. Tous les habitants, on peut dire, de ces jeunes, mais déjà si florissantes contrées, au nombre de plus d'un million, protestants comme catholiques, juifs ou infidèles, demandent avec anxiété d'avoir, chacun, dans sa ville ou son village une maison ou établissement de religieuses pour l'éducation de leurs chères enfants. Car c'est là, disent ils, qu'ils veulent déposer, comme en toute sécurité, des trésors qui leur sont bien chers ; la candeur et l'innocence de leurs chères filles. Aucune institution du pays, à leur sens, ne saurait offrir la

garantie d'une éducation aussi sûre, solide et morale que celle donnée par les bonnes sœurs de la charité. Et il faut le dire, en passant : sœurs de la charité ; c'est là le noble titre par lequel tout le monde veut désigner les religieuses de quelque communauté qu'elles soient en ces nouveaux pays.

La générosité, le dévouement et la science de ces saintes filles de la charité font tomber chaque jour un grand nombre de préjugés que nos frères séparés conservaient encore contre notre sainte religion, et ses dignes ministres. En sorte que l'on peut dire avec une grande consolation que toutes nos institutions catholiques sont devenues comme autant de forteresses ou boulevards de la sainte Eglise de Dieu en ces lointaines régions. Car c'est à la douce et salutaire influence de ces saintes maisons qu'est dû parmi les hérétiques et les infidèles tant et de si consolantes conversions à la vraie foi.

En général, chez les protestants, l'absence de la prière et de la grâce, un mélange d'amour propre et d'orgueil, leur fait longtemps combattre les inspirations saintes et salutaires de la vérité. Un travail continuel s'opère insensiblement néanmoins dans ces pauvres âmes, et chaque jour apporte à nos annales de mission le fait heureux de quelques nouvelles conversions ; tantôt c'est un père ou une mère qui, remplis de satisfaction et de reconnaissance envers les vaillantes religieuses pour les nobles sentiments et l'excellente éducation dont elles ont su orner le cœur de leur enfant, permettent volontiers à cette fille chérie de suivre son désir en se faisant catholique. Alors à son tour cette enfant bénie priera Dieu dans le secret de son âme, pour la conversion de parents ou de famille si chère, ce qu'elle obtient infailliblement toujours en tout ou en partie. Tantôt c'est un vieux militaire ou quelque malheureux voyageur qui, après mille aventures et bien des revers de fortune, et après avoir perdu la santé, ou quelqu'un de leurs membres, arrivent, ressources épuisées, à l'hôpital des Sœurs de la Charité. Là, dans ce séjour de calme et de paix, le pauvre infortuné ne peut s'empêcher de repasser comme dans l'amertume de son âme, les nombreuses misè-

res ainsi que la vanité des choses de cette vie. Puis chaque jour il se voit être l'objet et le témoin de mille soins et sollicitudes bienveillantes, jointes à de consolantes paroles et à de charitables avis : chaque jour encore il est le témoin des ferventes et nombreuses prières offertes pour la guérison du corps et de l'âme des infirmes et affligés. Mais c'en est fait, cette âme autrefois si endurcie et si égarée, est enfin touchée et ne peut tenir plus longtemps devant la noble et constante charité de ces anges tutélaires des infortunés. Ils demandent alors l'instruction et le baptême, et souvent avec abondance de larmes le pardon des fautes passées. D'autres fois ce sera l'orphélinat des infatigables Sœurs de charité qui est soudain augmenté de familles entières, de pauvres enfants laissés en bas âge sans support aucun, par la mort quelquefois accidentelle de parents en voyages, ou dans les mines, mais trop souvent aussi par les effroyables suites des fréquents divorces des uns, ou de la mauvaise conduite des autres. Cette monstruosité est bien au-dessous des instincts de la bête sauvage même qui n'abandonne jamais ainsi ceux de son espèce.

Mais l'asile de la charité recueille toutes ces innocentes victimes du malheur, sans distinction de croyance ou de nation ; et là toutes sont enseignées à prier et à aimer le père céleste qui, par son admirable providence, leur a fait trouver une seconde et si douce demeure paternelle, laquelle leur devient plus chère et plus tendre que la première. Ah ! qu'ils sont nombreux, et qu'ils sont consolants ! les heureux résultats obtenus par la charité chrétienne de ces saints établissements. Il faudrait entendre la Sœur de charité, elle-même racontant, de sa voix inspirée et émue, les traits touchants, les miracles de la grâce, et toutes les merveilles de la miséricorde divine, dont elle a été elle-même le témoin fidèle, ou le faible instrument.

Mais il faudra ajouter encore à tout ce que nous venons dire si nous suivons ces héroïnes de l'amour du prochain jusque dans leurs missions chez les sauvages dans leurs retraites et leurs montagnes. Oui ! c'est là, à la vérité, ce comble d'abnégation, ou d'héroïsme chrétien qui, selon le monde, approche le plus de la mort ou du martyre. Et

voici l'élogieuse appréciation qu'en faisait un jour un gentil homme du monde, un avocat Américain distingué, et membre du Congrès de Washington pour l'Etat d'Orégon ; d'ailleurs plein de sympathie et d'admiration pour les bonnes Religieuses, bien que non catholique : "Que des Dames," estimait il, "si bien élevées, si intelligentes, et d'une si noble délicatesse de sentiments, aillent s'enterrer, non pour des jours ou des semaines, mais pour de longues années, et toute leur vie peut-être, au milieu de tribus stupides, lâches et dégoûtantes, le rebut du reste des hommes ; c'est là ce qui me passe, et reste un profond mystère pour moi, et que je ne me sens pas même la force d'envisager."

Et en effet ce mystère de dévouement et de charité resté caché, et une folie aux yeux du monde. C'est la folie de la croix, dont parle St. Paul. Et ceux-là seuls qui savent apprécier la valeur d'une âme rachetée au prix du sang de N.-S. J.-C., ne croient jamais trop faire en sacrifiant les vains honneurs, les courts et faux plaisirs de la terre, pour acquérir à leurs frères et à soi-même une gloire et des jouissances ineffables et immortelles.

Honneur donc et reconnaissance à ces héroïnes chrétiennes, dont le zèle et la charité sont une des plus belles gloires de la sainte Eglise, l'étonnement du monde, et le salut d'un si grand nombre d'âmes.

Actions de grâces et bénédictions soient aussi rendues par son Immaculée Mère, au divin Enfant Jésus, dont nous célébrons maintenant les touchantes fêtes, pour avoir inspiré à tant de saintes filles, devenues ses Epouses chéries, tant de dévouement pour sa gloire, et de charité pour le salut de son peuple.

(A continuer.)

EXTRAIT DES CHRONIQUES DES SŒURS DE LA  
PROVIDENCE DE LA MISSION DES SS. ANGES  
DE VANCOUVER.

Le 1er Mai 1867, deux de nos Sœurs partaient pour une 2ème collecte aux mines du Territoire de Montana, dans le pays des Pieds-Noirs. Rendues à notre maison de Walla-Walla, elles y demeurèrent jusqu'au 24, et se mirent en route montées sur des chevaux. Leur caravane se composait de Monsieur St. Onge, Ptre., Missionnaire, et d'un Indien qui devait aider aux campements ; trois chevaux les suivaient chargés de provisions, tentes, etc. Elles devaient pendant trois semaines ne rencontrer que de loin en loin quelques habitations. Les Sœurs de Walla-Walla les virent s'éloigner en faisant la reflexion qui nous est ordinaie : " Si nos Sœurs de la Communauté les voyaient."

Enfin le 28 Septembre, arrivaient de leur collecte à Walla-Walla nos chères Sœurs, qui après trois jours de repos, reprenaient la route de Vancouver, où elles arrivèrent le 5 Octobre, demi-mortes de fatigues, mais heureuses d'avoir contribué au soulagement des pauvres, puisque le but de cette collecte était pour payer les dettes de cette maison et pour bâtir plus gradement. Le produit de cette quête se monte à \$3,000.

Le récit du voyage de ces différentes collectes, pourrait paraître fabuleux, si nous n'étions pas accoutumés aux prodiges de protection que la Divine Providence opère si souvent en notre faveur. Nos Sœurs traversèrent les montagnes dans la fonte des neiges, ce qui rendait les chemins impraticables. Elles eurent à passer des rivières à la nage, sur leurs chevaux, qu'elles saisissaient par la crinière ; d'autres fois, elles les traversaient sur des troncs d'arbres qui leur servaient de radeaux.

Souvent elles parcouraient plusieurs milles de distance sur une terre vaseuse, où les chevaux avaient peine à trouver un fond assez solide pour les porter avec leur fardeau. Un jour traversant un de ces marais, une Sœur manqua

l'étrier et disparut presque entièrement dans la boue. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'en retira, et qu'elle put trouver à quelque distance, un courant d'eau vaseuse, dans lequel elle lava ses habits et sa figure que la boue rendait méconnaissables. Elle fit en même temps un fameux repas de terre, ses dents et son palais, peu accoutumés à savourer un tel mets, en retinrent, pendant plusieurs heures, une large provision dans leurs cavités.

Un jour, elles firent la rencontre assez désagréable d'un considérable troupeau de loups blancs. Ces animaux individuellement ou peu nombreux, n'attaquent pas l'homme, mais quand ils sont réunis en troupeau d'un ou deux cents, ils sont féroces, et quand même l'arme à feu les décime, ils poursuivent le chasseur et en font leur proie. En face d'une mort certaine, un seul moyen d'y échapper, était à leur disposition, c'était d'allumer un feu entre eux et les loups, car ils ne franchissent pas cette barrière. On comprend la diligence avec laquelle on prit cet expédient. Mais une autre épreuve les attendait. L'endroit où elles se trouvaient campées était entouré d'un grand nombre d'arbres secs auxquels le feu se communiqua rapidement. Dans le même temps, le vent s'éleva et la forêt devint un brasier ardent, dans le centre duquel se trouvaient nos voyageurs. Il est plus facile de s'imaginer leurs émotions que de les décrire. En effet, leur position n'était pas rassurante; entourés par une bande innombrable de loups affamés, qui par leurs hurlements affreux faisaient un vacarme effrayant. Ajoutez à cela la chaleur suffoquante causée par l'incendie, le craquement des arbres qui tombaient à tout instant avec grand fracas, menaçant de les écraser par leur chute, les étincelles et les lisons poussés par le vent, tombant comme une grêle sur eux, trouant leurs vêtements, mettant le feu à la tente et aux bagages, et les forçant ainsi de se tenir sur pied toute la nuit, pour s'empêcher de brûler vifs. Ajoutez à cela l'idée de se trouver dans une forêt sans fin, éloignés de plusieurs jours de marche, de toute habitation, et vous aurez quelque idée de la position où se trouvaient nos voyageurs et du danger qu'ils coururent. Aussi, avec quelle joie, virent-ils arriver le jour, car la lumière fit cesser les

hurlements des loups, qui se dispersèrent ; le vent s'apaisa et ils purent reprendre leur route, laissant de grand cœur un endroit qui avait failli être leur tombeau, et remerciant la providence de les avoir délivrés des dents des loups et du danger non moins à craindre d'être brûlés.

Le lendemain de l'aventure que nous venons de raconter, nos Sœurs coururent encore un grand danger : cette fois de la part d'un ours gris. En arrivant au campement suivant, M. St. Onge s'aperçut qu'il y avait des pistes d'ours dans la route, mais pour ne pas les effrayer, il ne leur en parla point. Car les Sœurs n'ayant pas dormi la nuit précédente, il était nécessaire qu'elles prissent un peu de repos pour continuer leur route. Aidé de son sauvage, leur serviteur, il ramassa une grande quantité de bois pour entretenir du feu toute la nuit, se proposant de veiller à la sûreté des Sœurs. Il n'est pas nécessaire d'entourer le camp de feux, comme c'est le cas pour se défendre des loups. Un seul feu suffit pour éloigner les ours. La nuit se passa sans encombre. Le jour étant près de poindre, le sauvage fut envoyé aux chevaux qui étaient placés à quelques arpents de là, dans un enclos formé par des arbres renversés. Les pauvres animaux n'avaient rien à manger, que des feuilles sèches et de la mousse, dans cette forêt sans fin. Le sauvage trouva un ours au milieu des chevaux. Il s'efforçait d'en renverser un pour le dévorer ensuite. En voyant arriver le jeune homme, l'ours croyant s'en saisir plus facilement, sauta par dessus l'enclos, et se mit à la poursuite du sauvage qui, comme il est facile de se l'imaginer, ne se fit pas prier pour décamper. Le pauvre malheureux qui ne goûtait pas du tout l'idée de servir de déjeuner à l'ours, se dirigea du côté du camp, en hurlant de toute la force de ses poumons sauvages. L'ours le suivit au galop. Un sauvage âgé, ayant l'expérience du chasseur, n'aurait pas suivi cette tactique. Il aurait tout simplement grimper dans un petit arbre où l'ours n'aurait pas pu le suivre, évitant ainsi d'amener cette bête féroce au camp où les Sœurs se trouvaient sans défense. Mais la Providence voulait leur donner une nouvelle preuve de sa protection. Pendant que le sauvage par sa fuite mal dirigée, exposait

Les Sœurs à se faire dévorer; un train de muletiers conduisant une cinquantaine de mulets arrivait au camp du côté opposé. Les cris des muletiers, le braiement des mulets, le son des clochettes effrayèrent l'ours qui, ne s'attendant pas à voir tant de monde, changea de direction et s'enfonça dans la forêt au grand contentement des Sœurs, qui, comme vous le croirez, n'eurent pas même l'idée de faire la moindre instance pour le retenir à déjeuner.

(A continuer.)

Erratum du No. 27 des Annales, à la page 17, ligne 6ème, lisez 300 à 400 ..... et non trois à quatre entrées de.....

## LETTRE DU R. P. LESTANC, RIVIERE ROUGE.

Montréal, 12 Décembre 1873.

M. le Rédacteur,

Il y a quelques jours, une lettre adressée à S. G. Mgr. l'Archevêque de St. Boniface par un de ses missionnaires, donne quelques détails sur la chasse d'une caravane de Métis de Manitoba, pendant l'automne dernier. Le R. P. Lestanc écrit sa lettre des *Buttes du foin de seuteur*, le 27 Septembre dernier.

Après avoir traversé l'immense désert entre Manitoba, la Saskatchewan et le Missouri, 45 milles avant d'arriver à Benton, vous rencontrez ces trois buttes, bien connues des voyageurs et surtout des sauvages, puisque c'est un lieu de ralliement pour se procurer de l'eau potable et quelques branches pour faire du feu.

Cette place est ordinairement désignée sur les cartes de géographie en anglais, par les mots: *sweet-grass-hills*—souvent les *Piégnans*, les *Gens du Sang* et les *Pieds-Noirs*, viennent y planter leurs loges, pour se rencontrer avec

les troupeaux de buffalos, qui, après avoir parcouru pendant l'été la vallée de la branche-sud de la Saskatchewan, au commencement de l'automne, se dirigent dans la direction de ces fameuses buttes pour ensuite passer l'hiver le long des Montagnes Rocheuses, et se trouver, au printemps dans les gras pâturages, entre les différents tributaire de la Saskatchewan. Comme tous les animaux sauvages, qui vivent en grandes bandes, c'est vraiment curieux d'étudier les pégrinations assez régulières de nos bisons, dans l'espace de pays, que la civilisation leur laisse encore jusqu'à présent.

Mais revenons à notre lettre et laissons parler le Père, accompagnant ses chères ouailles dans cette chasse aventureuse.

27 sept. 1873

Aux Buttes du foin de senteur.

Monseigneur et bien-aimé Père.

Je suis heureux de vous écrire quelques mots, quoique je ne sache pas où les adresser. Je suis parti de la mission de St Florent du lac *Qu'appelle*, plus tôt que je ne pensais.

Les chasseurs avaient envoyé une lettre au-devant de moi et me suppliaient de ne pas les abandonner ; trois grandes personnes étaient mortes en mon absence ; une quantité d'enfants attendaient le baptême ; et une vingtaine de familles, qui étaient venues au lac *Qu'appelle*, employaient de leur mieux tous les arguments pour me décider à les accompagner dans les prairies.

Il m'en coûtait de laisser mon confrère, mais il me répugnait encore plus de laisser une population sans prêtre, et cela pour tout l'hiver.

Dans cette anxiété, j'ai communiqué au Père Décorby toutes mes pensées et je trouvai ses idées conformes aux miennes. Il m'offrit de prendre ma place, en accompagnant lui-même les chasseurs, mais j'ai cru devoir refuser son offre et j'ai voulu continuer l'œuvre, que le bon Dieu m'a donné de commencer. Le peu de temps que je suis resté à la mission a passé comme un rêve.

Nos chrétiens, les uns arrivant, et les autres partant pour le camp des chasseurs, remplissaient notre Eglise et notre

maison. Ils venaient dire adieu à la *Maison de la Prière* avant d'aller commencer de nouveau cette vie d'hivernement, que Dieu leur rend bien dure de plus en plus.

Ce n'est que le 24 septembre, après une marche de plusieurs jours de jeûne et de privations, que nous avons trouvé les premières bandes de Buffalos.

C'était la première fois que nous rencontrions une assez grande quantité pour que les chasseurs pussent en tuer assez, pour fournir à la nourriture de tout le monde. Notre camp est considérable, puisqu'il est formé par 150 familles, et chaque famille a au moins cinq charrettes, qu'elle désire remplir de *pemikan*.

C'est ici, aux pieds des *Buttes du soin de Senteur*, que nous avons rencontré les Buffalos, et c'est là que les chasseurs ont eu le cœur joyeux, pour la première fois, depuis plus de deux mois. Depuis mon départ de St. Boniface, le plaisir de voir le bison ne m'a été accordé que trois fois. Hélas ! la joie n'a pas été de longue durée parmi mes gens ; et le deuil a vite succédé à l'allégresse. Le 24 dernier, vers trois heures, P. M., le camp est venu planter ses tentes et ses loges au pied de la montagne, qui sentait déjà plus le froid que le parfum du *soin odoriférant*. Malgré le beau soleil, qui brilla presque toute la journée, la neige tenait ferme sur les Buttes. Mais personne n'y fit attention, il y avait tant de bisons, qui paissaient tranquillement, partout où la vue pouvait porter !

Les chasseurs s'élançant sur leurs coursiers et en un instant plusieurs centaines de buffalos sont abattus, dans toutes les directions. Aussitôt que les femmes eurent débarrassé les charrettes, on ne prit pas même le temps de fixer les loges, et on s'empressa d'aller chercher les morceaux de viande, avant la nuit. Mais on ne put en amener la moitié. Le lendemain, le 25, une nouvelle procession de charrettes se mettaient en marche, pour aller chercher ce qui était resté de la chasse. Il y en avait un certain nombre, qui étaient obligées d'aller assez loin, plus de 15 à 20 milles du camp. Pendant une demi-heure de ce jour de grandes souffrances, le soleil a voulu se montrer, mais bientôt il a caché sa face, pour nous laisser aux prises avec

une épouvantable tempête de neige fondante, qui a failli faire périr une bonne partie de notre camp. Sur plus de 100 personnes, qui s'étaient éloignées des loges, pour aller à la viande, les uns se sont rendus, le soir même presque sans connaissance et à moitié gelés, d'autres ont été trouvés, le 26, après avoir enduré tout le mauvais temps, dans une immense prairie, n'ayant rien pour se mettre à l'abri. Ils avaient passé la nuit à sauter et courir pour empêcher leurs membres de s'engourdir. La tempête était si épaisse qu'ils ne savaient quelle direction prendre, pour retourner à leur camp. D'autres s'étaient enveloppés avec les peaux toutes crues des Buffalos (*le poil en dedans*) et ne pouvaient plus sortir de leurs couvertures gelées sur eux.

Quelques-uns n'ont été trouvés qu'aujourd'hui, quand la neige et la *poudrerie* ont fini d'*aveugler* tous ceux qui voulaient sortir des loges. Sur le grand nombre, il a fallu pourtant quelques victimes. Trois personnes ont été trouvées mortes gelées et viennent d'être apportées au camp. Tout le monde a souffert corporellement et moralement après avoir passé par une si grande épreuve.

Ce terrible malheur serait-il assez puissant pour décider quelques familles à renoncer à ce genre de vie? Je ne pourrais l'assurer. Et puis ces pauvres familles pourraient-elles désirer retourner vers Manitoba, quand ils entendent dire que leurs compatriotes de la Rivière-Rouge sont si maltraités par un gouvernement qui s'était d'abord présenté à eux comme ami.

S octobre 1873.

Nous sommes toujours à la même place. Le buffalo vient régulièrement nous visiter tous les matins, et les chasseurs en tuent tant qu'ils veulent.

Si le beau temps continue et que les troupeaux de buffalos ne changent pas de direction, il ne faudra plus que quelques jours pour achever nos charges. Je pense qu'il y a déjà plus que cinq mille animaux dépécés et séchés dans nos charrettes. Grâce au bon Dieu, il n'est pas arrivé d'accident depuis les trois jours de tempête.

Les quartiers d'hiver seront les mêmes que l'an dernier, c'est-à-dire, *La Montagne de Bois*, et la *Rivière Blanche*.

Je ferai mon possible pour procurer à ces deux camps les secours de la Religion.

.....  
 Mes gens parlent aujourd'hui pour Benton, et je leur confie ma lettre. Puisse-t-elle vous rejoindre et vous trouver en bonne santé. C'est le vœu,

de votre tout dévoué fils,

J. M. LESTANC, ptre.

Une autre lettre arrivée de St. Albert, dans le Saskatchewan, datée du 6 octobre dernier, dit que tout est tranquille, et qu'il n'y a pas de guerre entre les Cris et les Pieds-noirs, comme les journaux l'avaient annoncé dernièrement, excepté qu'on ait reçu des nouvelles plus récentes.

Dans cette lettre, on y disait : " La chasse du Buffalo a presque failli complètement, cet été dernier. Nos gens ont passé de longs mois dans la prairie, et sont revenus, les uns à moitié chargé, les autres avec un ou deux sacs de *pemikan* dans leurs charrettes. Bon nombre de nos Métis sont déjà partis, pour aller hiberner dans la Prairie. Probablement que, cet hiver, Métis et sauvages vont encore souffrir les horreurs de la faim.....

Nous sommes encore infestés par les liqueurs enivrantes cette année ; chose extraordinaire, nos *traiteurs* américains sont allés à Benton, pour se procurer du whiskey, et le gouvernement n'en a pas voulu laisser passer une goutte. Cette fois les boissons enivrantes nous arriveront de la célèbre province de Manitoba, qui souffrira que les tribus sauvages de la Saskatchewan soient démoralisées de plus en plus par les *infâmes vendeurs* de whiskey. Mon Dieu ! qu'al ons-nous devenir ? que vont devenir nos populations avec le contact d'une semblable civilisation !..... Nous avons ici une huitaine de canadiens qui nous donnent bien peu de consolations, et qui scandalisent beaucoup nos bons Métis. C'est vraiment pénible de voir que les premiers émigrants, dans la Saskatchewan, soient des hommes de cette trempe, n'ayant guère de chrétien que le baptême.

.....  
 Une lettre partie de la Mission de la Nativité du lac

Arthabaska, dans le Vicariat de Mgr. Faraud, apporte une bien triste nouvelle, c'est la regrettable mort d'un vaillant missionnaire, de ces missions lointaines.

Le R. P. Aynard, depuis plusieurs années, travaillant, auprès des pauvres sauvages de MacKenzie et Arthabaska, s'est noyé, le 6 août dernier, dans le lac Arthabaska. C'est une bien grande perte pour nos missions de l'extrême-nord, qui ont tant besoin de missionnaires.

Nous demandons le secours des prières des amis de la Propagation de la Foi en Canada, pour l'âme du cher défunt, qui a si bien mérité de la Religion, dans ces froides régions, où son dévouement l'avait conduit.

.....  
 J'ai cru, M. le Rédacteur, faire plaisir à nos amis du Canada, en leur communiquant ces quelques nouvelles, sur nos missions.

Votre tout dévoué, etc., etc.;

A. LACOMBE, MISSIONNAIRE.

## ITINERAIRE DES SŒURS GRISES A MCKENZIE.

Moorhead, 11 Mai 1872.

*Ma Bien Chère Mère,*

Nous sommes encore en chemin. Depuis Mardi soir que nous sommes ici à attendre le Steamboat qui n'est arrivé qu'à deux heures ce matin. Nous avons payé depuis Mardi soir jusqu'à ce matin après déjeuner \$22.50 pour être très-mal dans un méchant hôtel (le monde n'est pas méchant), mais ce sont des commençants, avec leur bon vouloir ils ne peuvent donner encore le confortable; il faut cependant payer comme dans les grandes villes. Le capitaine du Steamboat par exception nous a permis de prendre de suite ce matin nos places, M. Royal et sa famille ont eu le même privilège que nous. Le capitaine est catholique, sa petite fille est pen-

sionnaire chez nos Sœurs à la Rivière Rouge, et son petit garçon au collège ; il est métis *créol*, moitié Canadien, il parle bien le français, aussi il est très bon pour nous. S'il ne nous arrive pas d'accident nous serons rendus pour la belle fête de la Pentecôte ; je vous avoue, ma chère mère, que nous avons passé le jour de la belle fête de l'Ascension bien tristement, aussi nous avons trouvé la journée longue, et pour ma part je suis allé bien souvent voir nos chères Sœurs retraitantes, pour me réchauffer. Si j'avais été seule je ne serais pas revenue sans pleurer, mais il fallait être raisonnable à cause des deux petites Sœurs qui, elles aussi, s'ennuyaient. Vous aimerez, ma chère mère, à savoir le retard du Steamboat ; rendu à moitié chemin pour venir à Moorhead, le gouvernement a donné ordre au capitaine de charger le Steamboat de soldats pour les conduire à Manitoba ; sans ce retard nous aurions trouvé le Steamer Mardi et même Lundi, et nous serions probablement rendues à notre chère Rivière Rouge ; quand vous recevrez ce billet, j'espère avec la grâce du Bon Dieu, que nous serons rendues. Encore un petit retard il faut faire 40 milles de *reculons*, la rivière est trop étroite pour que le Steamboat puisse se tourner, l'endroit où le Steamer pouvait tourner est bouché par un pont que la compagnie du chemin de fer a fait faire et cela sans avertir ; demain nous partirons en *reculons* au lieu de trois jours nous en mettrons quatre, cinq et peut-être six.

En voilà, ma chère mère, un discours de Steamboat. La pluie tombe à verse, tant mieux, ça nous aidera à naviguer plus facilement. Nous sommes bien dans le Steamboat, mais par jour il nous faut donner pour nous trois \$4 50 pour les repas seulement. Ma chère mère, veuillez, s'il vous plaît, prier et faire prier les âmes du purgatoire pour que notre bagage arrive à temps ; si une fois il peut se rendre ici à Moorhead, le capitaine nous le rendra de suite ; une autre inquiétude, le chemin de fer est défoncé près du Lac Supérieur, il faut une huitaine de jours pour arranger le dit chemin et c'est par ce même chemin que notre cher bagage doit passer. Je sens, ma chère mère, que j'ai un grand besoin de méditer sur la sou-

mission à la sainte volonté de Dieu, je ne suis qu'au commencement, et la fin des épreuves du voyage est loin ; *fiat* en attendant le jour où j'aurai le grand bonheur de revoir en vie, je l'espère, nos chères petites compagnes de McKenzie ; comme je compterai pour peu de choses les misères et fatigues du voyage. Je viens d'apprendre que les barges de la compagnie ne partiront de la Rivière Rouge que vers le milieu de Juin, je ne puis le croire.

Adieu, ma chère mère, mes deux compagnes sont bien et bien courageuses, je crois que nous ferons bon ménage ensemble. Nos respects à nos chers Pères et une bénédiction à Monseigneur pour votre toujours affectionnée enfant,

SOEUR LAPOINTE.

---

Rapide Latruite, 20 Juillet 1872.

*Ma Très-Chère Mère,*

Il y a aujourd'hui un mois nous laissons la Rivière aux Brochets pour prendre tout de bon le chemin de l'exil. Nous ne sommes à l'heure qu'il est qu'à moitié chemin pour nous rendre à notre chère Providence, heureusement que les plus mauvais pas sont à peu près passés.

Ce matin, belle fête de notre très-honorée mère Youville, pendant que toute notre chère communauté se réjouissait, vous aviez trois de vos pauvres enfants qui souffraient de bien des manières. Premièrement la peur causée par l'extrême danger où nous sommes d'aller au fond des rapides ; jamais il ne s'est rien vu, je crois, de plus effrayant en fait de rapides, l'eau est très haute ; ce qui donne ou augmente le courant. Je trouve que c'est beaucoup plus dangereux de monter que de descendre ; car nous allons si vite en descendant que nous n'avons pas le temps de nous apercevoir du danger, mais en montant c'est bien autre chose, ma chère mère. Secondement les chemins des portages sont très-mauvais, remplis d'eau, il a tant plu ce printemps ; des roches mal placées et encore plus mal taillées ; des arbres qui nous barrent le chemin et toute espèce d'embarras ; de la rosée

plus qu'il nous en faut. Les portages sont pour la plupart assez longs, avec cela nous souffrons de la faim, ne pouvant venir à bout de faire notre cuisine. Car depuis huit grands jours il pleut tous les jours avec un gros vent du nord ; ce qui nous fait souffrir du froid surtout le matin.

Maintenant, ma chère mère, je reviens à notre départ de la Rivière aux Brochets ; nous sommes donc parties de ce poste le 20 Juin, vers les six heures du soir ; le temps était assez beau malgré qu'il avait plu une partie de la journée. A huit heures moins quelques minutes nous étions campées dans notre chère petite maison de toile pour y passer cette nuit devant en passer bien d'autres de la même manière.

Le 21 Juin, lever dix minutes avant trois heures ; le temps est très beau quoique nous ayons vent contraire. A cinq heures le déjeuner ; nous avons parlé en l'honneur de notre St. Père, et puis fait des politesses à notre chère Sœur Gauthier à cause de sa fête. Vers les sept heures le vent tourna du bon côté et nous marchons à pleine voile ; à 10 heures nous prenions notre dîner dans la barge ; à une heure après-midi nous étions encore une fois en face du lac Winnipeg ; mais comme nous avions vent contraire pour prendre la grande traverse qui est très-dangereuse et très longue puisqu'il faut une longue journée pour la passer, nous avons maté notre tente pour attendre le temps favorable.

22 Juin.—Encore vent contraire, temps chaud ; nous avons passé la journée à arranger nos provisions et à couvrir ; nous avons toujours de quoi nous occuper, le temps passe plus vite.

23 Juin.—Lever à 4 $\frac{1}{2}$  heures, beau temps ; le vent quoique faible est bon. A 5 heures, nous prenions donc la grande traverse si redoutée et si redoutable, les hommes ont ramé un bon tiers de la journée ; mais vers 9 heures le vent s'éleva tout de bon, et nous voilà à pleine voile ; à 10 heures du soir le vent soufflait trop fort pour continuer. Heureusement que nous étions près d'une petite Ile presque au bout de la traverse ; les barges se trouvant à l'abri, nous avons couché dans la barge, à la belle étoile, et à nous faire manger par des milliers de maringoins, n'ayant pu mâtter notre tente, parce que nous étions sur une Ile de roche.

24 Juin.—Lever à 3 heures ; bon vent mais temps froid et humide. A 7 heures, nous étions avec la grâce du bon Dieu débarrassés du lac Winnipeg, et rendus au Grand Rapide, où se trouve un fort de ce nom. Le commis, M. Todd, est protestant, mais sa dame est une bonne métisse catholique. Elle a sept enfants, tous des garçons ; les deux plus âgés ont passé 5 à 6 ans au collège de St. Boniface. Cette bonne dame nous a très bien reçus. Revenons maintenant à notre Grand Rapide qui, je vous assure, porte bien son nom. Ce rapide a par eau près d'un mille, et par terre près de trois ; le chemin est très mauvais, rempli d'embaras de toute espèce. Nous avons mis une heure et demie à le monter par terre et nous allions, ce nous semble, bien vite. Les hommes montent le bagage en barge aux deux tiers du rapide avec demi-charge ; ils descendent ensuite chercher l'autre moitié restée en bas du rapide, et finissent le portage par trainer les barges dans le bois. Ici portage complet du bagage, deux tiers de milles dans le bois. C'est à ce fameux rapide que 5 pauvres métis ou sauvages ont perdu la vie, il y a 5 à 6 ans. Ces pauvres malheureux avaient chacun un collier sur le cou, comme toujours, et le courant, qui est un torrent, ayant fait tourner la barge, tous les cinq furent noyés.

25 Juin.—Lever après six heures. C'est ici que M. Bélanger nous a passé sans que nous ayons pu le voir ; en descendant on saute ce rapide et nous étions dans le bois, il n'a su qu'après être passé que nous étions là ; le chemin est trop difficile pour revenir sur ses pas. Vers 11 heures une forte pluie qui a fait du dommage au chemin ; à deux heures nous nous mettons en route pour achever le portage ; il était trop tard pour partir le même soir, nous sommes restées campées. Nous avons mis à faire ce portage plus d'une journée et demie.

26 Juin.—Lever à 3½ heures ; depuis 4 heures du matin jusqu'à midi, nous avons toujours été dans les rapides ; les hommes les ont tous montés à la perche. Nous étions dans la barge ; ma chère Mère, vous dire combien nos pauvres hommes des barges font pitié, c'est chose impossible ; il faut les voir pour avoir une juste idée de leurs fatigues. A midi,

diner pris à la hâte, et à une heure nous traversons à la rame le petit lac Lacrosse; à 3 heures le rapide de la Roche Rouge, et portage complet du bagage; le chemin par terre très mauvais, un tiers de mille de longueur. Les hommes ont pu, quoique avec beaucoup de peine, monter les barges par eau. A six heures du soir nous disions adieu à la chère rivière qu'on appelle rapide et qui porte bien son nom, puisque du commencement à la fin on ne rencontre rien que des mauvais pas. En la quittant nous entrons dans le lac des Cèdres; à la rame il faut une journée pour le traverser, mais comme nous avons bon vent, nous l'avons passé en huit heures. Le soir nous avons couché à la belle étoile; nous étions si fatiguées que nous avons préféré nous coucher que de manger, car il était 10 heures du soir.

27 Juin.—Lever à 4 heures; à huit heures nous étions à l'entrée de la rivière Kisiskatchiwan. Trois petits orages d'une vingtaine de minutes chacun sont venus nous rafraîchir. Malgré le vent le temps est chaud et pesant. A huit heures et quelques minutes nous étions campées.

28 Juin.—Réveil à 3 $\frac{1}{4}$  heures: temps chaud et pesant, pas de vent; ça fait pitié de voir ramer nos pauvres hommes en plein soleil, aussi ils ne vont pas vite; à huit heures moins quelques minutes nous étions campées dans notre petite maison en toile.

29 Juin.—Lever à 3 heures: bon vent, temps sombre toute la journée, pas de fête pour nous.

30 Juin.—Lever à 5 heures: même temps qu'hier. A 11 heures nous arrivons à un poste où se trouve un assez joli petit fort. Il y a une belle petite église, mais elle est protestante; un ministre reste habituellement à ce fort. Si dans les commencements de la Rivière Rouge il y avait en assez de prêtres ce serait aujourd'hui une mission catholique.

(A continuer.)

AC

RÉSUMÉ DES PELERINAGES DE L'ÉTÉ 1873.  
LOURDES, (FRANCE.)

---

Les *Annales* de 1873 ont montré jusqu'ici les processions arrivant et disparaissant une à une. Dans nos bulletins, les lecteurs voyaient passer jour par jour la gloire de Marie, et elle se perdait chaque soir. Devant Dieu, elle ne s'écoulait pas ; tout est resté présent et sous son regard les solennités de la Grotte vivent toutes à la fois dans toute leur magnificence.

L'œil de l'homme fait pour cette contemplation simultanée dans l'éternité, a besoin de voir un peu ainsi, même avant le ciel. Nous n'aurions pas fait apprécier la grandeur du mouvement des foules catholiques, si après le défilé rapide de chaque mois, nous les montrions dans leur ensemble. Nous allons d'abord analyser les éléments du pèlerinage de l'année, en renouveler ensuite les spectacles multiples en un seul, et enfin, d'un large regard, faire le tour de l'horizon où il a porté son influence. Les jours n'ont pas péri ; ils se joignaient l'un à l'autre comme des fils lumineux ; maintenant ils forment une trame unique, brillante de l'éclat de chacun d'eux : c'est l'an de gloire 1873 à Notre Dame de Lourdes. Ajoutons aux bannières ce pa-vois resplendissant.

I

Les registres de l'administration des chemins de fer du midi nous ont fourni le chiffre officiel des pèlerins venus à Lourdes par des trains spéciaux et une approximation facile permet de fixer le nombre de ceux des processions arrivées à pied des paroisses voisines. Le mouvement prélu-  
da en avril et finit à la mi-octobre. Durant ces sept mois commencés, les pèlerinages organisés ont amené en cent quatre vingt-trois processions, CENT QUARANTE MILLE personnes. Si on les partage également entre les six mois, il y aurait eu plus de vingt-trois mille pèlerins par mois, près de huit cents par jour.

Cette répartition régulière peut servir à concevoir une juste idée de l'activité religieuse provoquée et entretenue par la Grotte des Apparitions. Qu'on se figure la gare de Lourdes vomissant à la fois, chaque matin pendant six mois, HUIT CENTS étrangers; qu'on les suive eux-mêmes, traversant la ville ensemble, ensemble affluant à la chapelle et à la Grotte !

Mais la réalité n'a pas eu, il s'en faut, cette uniformité mathématique. Les circonstances générales et la spontanéité des populations ont produit dans la succession des pèlerinages une diversité, qui, en déprimant certaines époques, a donné aux autres un caractère grandiose. Certes, c'est mieux ainsi. Les âmes y ont trouvé des étonnements féconds en joie et en piété, que n'aurait point provoqués la merveille de cette coupe réglée qu'aurait pu fournir la masse des pieux voyageurs. Nous avons eu les saisons mortes et les saisons vivantes du pèlerinage.

\*\*\*

*Avril* commença par quelques jours séparés de belles réunions.

*Mai* eut ses semaines alternées de silence et de bruyantes fêtes : la seconde et la quatrième amenèrent de vastes foules et de vraies splendeurs au *Mois-de-Marie*.

Les processions arrivèrent comme les flots d'une rivière paisible pendant les longues journées de *Juin* tout entier ; c'est, de tous les mois, le plus régulièrement rempli.

Cette abondance continua la première moitié de *Juillet*.

Ainsi que les ruisseaux à la canicule, le courant baissa depuis et parut tari au commencement d'*Août*.

Mais deux semaines après, comme lorsque de grands orages ont longtemps inondé les montagnes, le lit sec devint un torrent, et deux mois durant, jusqu'à la mi-octobre, l'affluence des populations a été prodigieuse. Il y a donc eu comme deux saisons de grandes crues du pèlerinage : — de la fin de mai à la mi-juillet, — de la mi-août à la mi-octobre : quatre mois séparés en deux couples par la canicule.

Le vendredi ne se prête pas aux longs voyages ; le samedi

et le dimanche, quelquefois choisis, le sont toutefois rarement. Il n'y a donc chaque semaine que quatre jours où les peuples puissent venir en multitudes. Aussi est-il souvent arrivé que la Grotte vit se réunir en un même matin plus de deux mille personnes. Il devait se faire que quelques journées seraient signalées par une accumulation exceptionnelle de pèlerins. Il y a en effet à distinguer parmi les autres, les suivantes :

14 Avril	3,000 pèlerins	19 Août,	4,400 pèlerins
13 et 14 Mai	4,000 —	8 Septembre.	15,000 —
27 et 28 Mai	5,000 —	23 Septembre,	3,500 —
9 Juin	4,000 —	1 Octobre,	4,000 —
16 Juillet	4,500 —		

\*\*\*

L'appoint des visiteurs libres qui passaient seuls ou en groupes de famille, doit être considérable. Ce courant tranquille n'avait point d'arrêt. Chaque jour, avec des variations fort grandes sans doute, ces flots mouvants se poussaient les uns les autres, et faisaient entendre le bruit de nouvelles prières, les prières de tout à l'heure à peine finies. Jamais la Vierge ne s'est trouvée à la Grotte sans une cour d'étrangers mêlés. Beaucoup n'étaient venus au pays que pour Elle. Un plus grand nombre ajoutaient le pèlerinage à un voyage entrepris pour d'autres causes. Le concours des baigneurs dans nos stations thermales a été immense cette année. Or, bien peu ont quitté les Pyrénées à qui ils étaient venus demander santé, délassement ou plaisir, sans s'agenouiller devant la célèbre Madone de nos montagnes, pour solliciter encore de son cœur ce bien-être de la vie avec des dons meilleurs ; sans visiter, ne fût-ce que curieusement, sa petite Grotte mille fois plus connue que nos cascades et nos pics les plus fameux. Les hôtels ne suffisaient pas à ceux qui s'arrêtaient une nuit pour faire, avant le départ, leurs dévotions dans la chapelle. Ils se succédaient toute la matinée aux messes qui ne cessaient pas, et assiégeaient la Sainte Table dans une communion presque ininterrompue. Certainement il y a eu des jours où plusieurs centaines d'étrangers ont passé, à leurs heures, devant Notre-Dame de Lourdes.

C'est un phénomène social bien signalé, que cette affluence de peuple. Des centaines de mille ! Pour qui se rend compte de ces nombres dans des foules humaines, c'est un sujet de profond étonnement. Mais afin de faire une supputation vraiment juste et d'apprécier parfaitement l'honneur qui en revient à la Vierge Immaculée, il faudrait les multiplier par les distances. C'est la France qui les envoie, ces pèlerins pressés. D'où viennent-ils ?

Prenez la carte de notre pays. Voyez bien où est Lourdes : à peine en France, au bord de la muraille extrême des Pyrénées. Maintenant, cherchez de quels points se sont élancés nos convois intrépides. Négligeons les alentours. Tenons pour ordinaires ceux qui partirent de Bayonne, de Bordeaux, d'Agen, de Toulouse, de Perpignan, de Montpellier même. Ils sont accourus de tous les fonds de la France : de Marseille, de Fréjus, de Nice, de Valence, de Grenoble, de Lyon, de Besançon, de St-Dié, de Luçon, de Nantes, de Bourges, de Paris. Cherchez par tous les bords et tous les bouts de la patrie. Ils sont venus du plus loin qu'il se pouvait, des rivages derrière lesquels ce n'est plus la France, de St-Brieuc, d'Abbeville et d'Amiens ; ils se sont précipités d'Arras et de Lille, et de Boulogne-sur-mer et de Dunkerque. Certes, ces voyageurs de longs jours et de longues nuits comptent pour plus que leur nombre. Le total des lieues parcourues, la longueur des fatigues, la résignation à tous les hasards, le mystère affronté du lointain et de l'inconnu, tous ces éléments ajoutent à leur mérite et accroissent aussi l'honneur fait à la Sainte Vierge, de tout ce qu'ils offrent de courageux et de grand.

Notre-Dame de Lourdes n'a pas reçu, comme le sanctuaire si saint de Paray-le-Monial, de pèlerinage d'Outre-mer. Quelques-uns de ces Anglais se détachèrent pourtant de leurs frères et arrivèrent jusqu'à Lourdes.

Mais le pèlerinage individuel peut revendiquer hautement cette gloire pour la Vierge de la Grotte. Dans ses rangs, toutes les latitudes presque ont eu des représentants et une multitude de langues ont été parlées. On est venu de Russie, du Canada, de la Californie, de diverses contrées

d'Amérique, habituellement de Belgique et une fois, avec Lille et Arras, en un groupe nombreux, souvent d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, de Suisse.

Nous pouvons dire que le monde entier s'est mis en marche pour honorer Notre-Dame de Lourdes et a marqué son pèlerinage d'un caractère d'universalité. Quant à notre patrie, elle a fait de Lourdes une ville nationale et le sanctuaire de la Grotte est devenu pour elle, comme la métropole française de la grande prière. Diocèses et archidiocèses, ils sont venus dans l'intervalle de cinq mois au nombre de *quarante-sept*. En voici la liste, ordonnée selon le nombre des pèlerins :

		<i>Report</i> .....	118,463
Diocèses de Tarbes.....	21414	Diocèses de Séez.....	1251
— de Toulouse.....	19894	— de Tulle.....	1200
— d'Auch.....	9683	— d'Arras et Cambrai	1200
— de Montpellier....	7237	— d'Avignon.....	1170
— d'Agen.....	6588	— de Poitiers.....	1139
— d'Albi.....	6967	— de Perpignan....	1123
— de Bordeaux.....	5369	— de Tours.....	1089
— de Bayonne.....	5283	— du Puy.....	1084
— de Carcassonne..	4455	— de La Rochelle...	971
— de Luçon.....	4330	— de Clermont - Fer-	
— de Nîmes.....	3805	raud.....	968
— de Nantes.....	3713	— d'Aix et Arles....	904
— d'Angers.....	3690	— de Paris.....	712
— de Rodez.....	2860	— de Mende.....	635
— de St-Flour.....	2725	— de Lyon.....	631
— de Marseille.....	2275	— de Bourges.....	605
— de Fréjus & Toulon	2090	— d'Angoulême....	593
— de Pamiers.....	1830	— d'Amiens.....	466
— du Mans.....	1781	— de Blois.....	431
— d'Aire.....	1692	— de Besançon.....	300
— de Montauban...	1632	— de Nevers.....	172
— de Viviers et Va-		— de Cahors.....	140
lence.....	1679	— de Périgueux....	90
— de Rennes.....	1395		
		Total.....	138,409
<i>A reporter</i> .....	118,463		

C'est la moitié de la France ecclésiastique. Parmi ces démonstrations si variées, il y a *seize pèlerinages diocésains*.

Nous devons les signaler à part: ils ont fait un bien plus vaste; par chacun d'eux tout un pays a connu l'Immaculée Conception de la Grotte, tout un pays s'est senti agité au mouvement de la prière publique et ils ont porté ici un témoignage particulièrement précieux par la multitude et la variété des âmes qui se concertaient pour le rendre.

\* \* \*

Plusieurs fois le pèlerinage diocésain a eu la plus solennelle et la plus brillante consécration. L'Evêque était à la tête du peuple qui pour un ou plusieurs jours émigrerait vers les saintes Roches de Massabielle. Le cortège en recevait un grand éclat, et pour la Vierge, l'hommage d'un prince de l'Eglise, d'un des gardiens de la foi avait un prix singulier.

Beaucoup d'autres prélats sont arrivés seuls, la plupart évidemment de France—c'est à l'Eglise de France par elle élue qu'appartient d'abord l'*Immaculée Conception*—les autres d'Espagne, de Belgique, de Suisse, d'Amérique. Et cette année, il n'y a cependant pas eu une seule convocation officielle d'Evêques; ils n'ont obéi qu'à leur dévotion personnelle; quelques uns même ont passé plus d'une fois.

Nous avons reçu en 1873 TRENTE-ET-UN EVEQUES.

Les catholiques comprennent de quelle gravité sont leurs visites ou solennelles ou privées, combien ces voyageurs augustes auraient droit aux remerciements des Anges de la Grotte et de la Reine aussi du délicieux sanctuaire, s'il était possible qu'un homme fût le créancier du ciel, si les plus grands d'ici-bas n'avaient tant à demander, ne recevaient si abondamment, qu'ils n'osent eux-mêmes compter pour quelque chose ce qu'ils font.

Mais devant les peuples, ils ont, plus que toutes les multitudes, glorifié Notre-Dame de Lourdes, ils ont enhardi les cœurs à les vénérer. Et nous avons à les bénir au nom du pays et des pèlerins d'avoir ajouté leur autorité, par surcroît rassurante, à celle qui donna, il y a longtemps, l'essor à l'amour des peuples.

Nous sentons un renouvellement de bonheur à rappeler le sacre de Mgr. de Ladoue, évêque de Nevers, dans la cha-

pelle de la Grotte. C'est un diamant parmi les perles dont les pèlerinages des Princes de l'Eglise ont couronné le front loyal de l'*Immaculée Conception*.



Si nous disions que le Clergé de France est venu cette année, on ne pourrait guère nous accuser de dépasser ce que permettent les coutumes du langage. Les prêtres pèlerins de Lourdes se comptent par nombreux milliers. Ils étaient habituellement en troupe imposante avec leurs processions; on a pu assez souvent en nombrer des centaines. Et les jours n'ont pas été rares où les vingt un autels des deux chapelles furent occupés constamment, la plus grande partie de la matinée, bien des fois de minuit à midi, par des ecclésiastiques attendant de longues heures pour arriver à célébrer les saints mystères. En quelques circonstances, plusieurs se sont vus obligés de partager la communion des simples fidèles

Les pèlerinages de cathédrales et de diocèses ont amené des représentants du chapitre et même tout le corps des vénérables chanoines. Il est venu des Grands Séminaires, des Petits Séminaires entiers.



Il n'a guère été de jour où les grands ordres religieux d'hommes et de femmes, les congrégations plus récentes n'aient apparu dans l'innombrable variété de leurs costumes. C'est un des détails les plus touchants du pèlerinage. Nul n'encourage plus les âmes à prier et n'aide mieux la divine Vierge à populariser ses enseignements, que ces moines et religieuses faisant passer par nos chemins, avec les nuances des vocations diverses, la même haine du monde, le même dédain de la vie, la même austérité, le même amour de Dieu, le même dévouement au prochain.



Parmi les foules de fidèles, ceux qui dominant par le rang la richesse et l'éducation, ont paru souvent bien nombreux et la classe aisée a donné grande gloire à la Vierge de la

pauvre Bernadette. Quelquefois la proportion des pèlerins de cet ordre étonnait l'observateur. Mais le peuple a communément composé le fonds des processions. Sans doute il n'en peut être autrement : le peuple, c'est presque tout le monde. Toutefois, on ne pouvait s'empêcher de constater à l'honneur des petits de la terre que, s'ils étaient les plus nombreux sans comparaison possible, c'est qu'ils le voulaient bien, c'est que la foi est chez eux plus vivante ; c'est qu'ils sentent mieux le besoin du secours de la Reine des humbles et qu'ils cultivent plus fidèlement la vie surnaturelle dont Marie est la Mère inépuisable. Les pèlerinages ont été le suffrage spontané et immense du peuple chrétien de France, venant reconnaître la maternelle royauté de la Vierge.

Ces multitudes se composaient de ce qu'il y a de plus pieux en chaque pays. C'étaient donc de nobles visites que celles de ce petit peuple de paysans et d'ouvriers. Certes, voilà une gloire qui n'est pas la moindre dans ce faisceau d'honneurs offerts à Notre-Dame.

Notons encore avec fierté que souvent les hommes formaient de fort beaux groupes dans ces vastes manifestations. Toutes proportions gardées, nous constatons que généralement ceux que l'on appelle "les Messieurs" ont soutenu par le nombre, et quand ils y étaient, surtout par la sincérité de leur religion, l'honneur de leur rang. Rappelons d'un mot les quatre cents hommes qui vinrent seuls de Bayonne et revoyons dans un renouvellement de sympathie ce viril et sublime peuple de onze cents hommes du pays de Nîmes.



Quelles qu'elles soient, ces populations venaient de terre catholique et, tout éclatantes des noblesses du baptême et de l'Eucharistie, elles portaient l'hommage de leur filiation et de leur royauté divines. Elles étaient toutes belles et leur présence à la Grotte honorait si magnifiquement la Vierge Immaculée, qu'on hésite à établir des distinctions et à chercher qui lui a donné plus de gloire. Mais notre cœur de catholique et de français demande à signaler deux peu-

ples, l'histoire le commande aussi. Tous deux restés antiques, tous deux simples, purs et forts, leur vie semble plus fidèle, et il doit y avoir dans leurs os et leur cœur l'énergie plus fraîche du tempérament chrétien : Bretons et Vendéens ! Il nous semble que la Vierge a été plus fière de ceux-là. L'auréole de leur fidélité apparaissait empourprée d'un double reflet de martyr. Ces Vendéens surtout, nous les voyions tout teints du sang de leurs pères morts pour Dieu et la Patrie, à peine ensevelis d'hier. Parmi les admirations gardées pour tous ces pèlerins, sans exception admirables, les Bretons et les Vendéens restent les plus chers dans le souvenir de ceux qui virent une à une ces races bien chrétiennes et bien françaises.



Pour beaucoup de pèlerinages, leur présence en 1873 a été une louange deux, trois..., six et sept fois éclatante et précieuse. Ils revenaient après être revenus déjà d'autres années. Ceux là, fort nombreux, disaient l'histoire de joies anciennes et témoignaient combien la Vierge de Lourdes a été douce toujours, combien on est sûr de trouver son cœur inépuisable. Singulière et touchante gloire, que cet attrait de Notre Dame Immaculée à la Grotte ! Elle est aimée par ouï dire ; les seuls récits et les peintures font désirer de la venir voir. Quand on l'a goûtée ici des yeux et du cœur, retourner est devenu un besoin et une espérance. Or, en cette année, le nombre a été grand de ceux qui revoyaient et c'est à l'unanimité des cœurs qu'il a été dit encore : Nous reviendrons !

(A Continuer.)

DE NOTRE MONASTÈRE DE LIMA (PÉROU),  
CE 31 DÉCEMBRE 1872.

“ Ne vous étonnez pas si vous êtes crucifiées ; le démon est enragé contre les religieuses du Bon Pasteur, parce qu’elles arrachent des âmes à l’enfer.”

(Paroles de notre digne Mère Marie de Sainte Euphrasie.)

*Très honorée Mère Générale, oïen-aimées Sœurs,*

La douce époque du nouvel an réjouit tous les cœurs, resserre les liens de charité qui unissent les membres de notre grande famille religieuse et nous permet d’offrir les vœux et les souhaits inspirés par la reconnaissance. A vous, Très-Honorée Mère Générale, appartient l’hommage de nos respects, de notre filial amour, de notre inviolable attachement ; pour vous, les suppliques continuellement adressées au Cœur adorable de Jésus en vue de votre bonheur dès ici-bas et de la conservation de vos précieuses années, afin que nous ayons la consolation de vous voir pendant longtemps la lumière et le guide de tous les bercails du Bon Pasteur. Oui, tel est le vœu de nos cœurs reconnaissants ; veillez l’agréer, bonne et vénérable Mère. Pour vous, dignes Sœurs Assistantes du Généralat et Mères Prieures, les humbles prières que nous faisons monter au ciel pour qu’il soit favorable à vos pieux désirs ; à toutes nos bien-aimées Sœurs Professes et Novices, et à chacune en particulier, nos souhaits de bonheur avec notre plus religieuse affection.

Maintenant, nos très honorées Sœurs, nous allons vous retracer à grands traits ce qui s’est passé au milieu de nous depuis le 11 Août 1871, jour de notre départ de Montréal (Canada), pour la capitale du Pérou.

Notre traversée fut des plus heureuses. Nous rencontrâmes des gens de toutes couleurs, qui nous eussent portées à rire si l’humanité ne s’était pas tant montrée au naturel ; cependant nous ne pûmes garder entièrement notre sérieux au sujet d’un nègre vendant des œufs, qui se promenait en longue chemise, chapeau sur la tête et parapluie à la main. Durant tout le voyage, nous fûmes continuellement exposées à voir de semblables choses. Quand, nous recueillant

en Dieu, nous pensions que sous cette enveloppe corporelle il y avait des âmes, nous nous sentions animées d'un nouveau courage pour aller travailler à notre chère mission. Le 1er Septembre, nous étions dans l'ancien empire des Incas. Monseigneur Roca, qui nous reçut à Lima, désormais notre patrie, nous exprima la joie qu'il avait de l'arrivée des religieuses du Bon Pasteur. Comme notre local n'était pas prêt, les révérendes Sœurs de la Charité eurent la bonté de nous ouvrir leur maison ; elles nous prodiguèrent pendant un mois les soins les plus bienveillants, aussi leur avons-nous une grande reconnaissance.

Il y avait un jour que nous étions dans la ville de sainte Rose, lorsque nous allâmes voir notre future demeure ; elle était divisée en cellules, parce qu'autrefois elle servait de lieu de retraite pour les séculiers. Le bon Dieu permit que pour la fête de saint Michel nous fussions envoyées dans le couvent le plus austère de Lima ; le 29 Septembre, à 4 heures et demie de l'après-midi, nous étions donc aux soins des RR. SS. Trinitaires. Nous fûmes là deux mois et demi, balbutiant le *si* et le *no*, et tâchant de boire avec le plus de générosité possible le calice du Seigneur qui nous était présenté dans cette inaction forcée, tandis que nous aurions tant voulu travailler à la conversion des âmes et organiser notre monastère. Heureusement pour nous, arriva l'époque de la retraite. M. l'abbé Dumesnil, notre Ange conducteur sur cette plage étrangère, nous donna les saints exercices. Ses paroles imprégnées de l'amour de Dieu relevèrent notre courage que nous sentions commencer à défaillir. Non content de cet acte de zèle et de charité, il s'intéressa beaucoup avec le R. P. Portes, Lazariste, à la prompte restauration de notre local ; eux-mêmes parlèrent aux ouvriers, les pressant de se hâter. Ce ne fut que le 14 Décembre, après avoir été vénérer les reliques de la Patronne du Pérou et avoir mis notre œuvre naissante sous sa protection, que nous entrâmes dans notre pauvre monastère, habité depuis nombre d'années par des insectes de toute espèce et en prodigieuse quantité, si bien que la première nuit il nous fallut nous armer de courage pour nous décider à nous coucher en si grande compagne. Notre

maison diffère beaucoup de celles de l'Europe et du Canada ; elle n'a que le rez-de-chaussée et forme trois carrés : la porte d'entrée ouvre sur l'un ; l'autre est occupée par les cellules, et le troisième par la classe des orphelines. Les cloîtres nous garantissent contre les ardeurs du soleil et contre la pluie quand elle n'est pas trop abondante et trop continuelle, car alors ils nous seraient un faible préservatif, attendu qu'ils n'ont plus la solidité de leurs premières années, dont la date remonte à un peu haut. Les tremblements de terre ont interdi l'usage des fenêtres ; on les remplace par une ouverture au toit des appartements, qu'on ouvre et qu'on ferme à volonté, au moyen d'une corde ; quelquefois il faut tirer longtemps avant de réussir.—La chapelle est à droite du premier carré ; nous avons le bonheur d'y posséder le Saint Sacrement. Bien que nous pourrions désirer avoir une demeure plus digne à offrir au Seigneur, elle est cependant très-convenable pour le commencement d'une mission. Au centre, se voit l'image du Bon-Pasteur chargé de sa brebis ; en haut, c'est la Reine du Ciel ; et puis saint Joseph, puissant protecteur des hommes près de Jésus. De plus, nous avons trouvé un grand nombre de statues richement habillées ; la Ste-Vierge couchée dans son berceau se distinguait par une robe de soie bleue et blanche, ornée de pierreries et de paillettes d'or et d'argent. Il y avait des objets de prix en quantité et qui eussent magnifiquement rehaussé la décoration de la chapelle, si les insectes n'en avaient pas fait leur propre bien. Nous avons aussi trouvé un orgue, malheureusement il est peu harmonieux. Après avoir fait la visite de notre nouvelle habitation, il fallut songer à la nettoyer ; l'entreprise était difficile, mais la pensée que nous travaillions pour abriter les brebis bien-aimées de Notre-Seigneur relevait nos forces qui commençaient à s'alanguir par l'effet de ce climat débilitant.

Le 27 Février nous amena notre bonne Mère Marie de Ste-Eugénie avec notre chère Sœur Marie de St-Valère. Vos charités peuvent penser combien grande fut notre joie ! L'installation de notre nouvelle Supérieure eut lieu le 19 Mars, fête de saint Joseph. Durant quelques semaines,

Dieu sembla nous combler de ses divines consolations : c'était pour nous encourager à gravir de nouveau le Calvaire, car voilà que les difficultés croissent avec les jours ; mais nous mettons notre confiance dans la croix du Sauveur, sachant qu'elle est la pierre fondamentale des maisons du Bon-Pasteur.

A la fin de Mars, Monsieur notre digne aumônier M. Dumésnil, qui s'était toujours dévoué avec tant de zèle au bien de ce monastère et à l'instruction de nos enfants, repartit pour le Canada. Nous en fûmes bien affligées. Tous les membres de notre petite communauté lui conserveront à jamais un souvenir de vive gratitude. Nous sentîmes son absence particulièrement le Jeudi, le Vendredi et le Samedi-Saint, que nous passâmes sans avoir aucun office. Nous nous efforçâmes de réciter alors avec plus de ferveur celui de notre bréviaire. Mais quel sacrifice ! ..... Dieu le voulait ainsi. *Fiat.* Le jour de Pâques, arriva le R. P. Gomey pour nous servir de chapelain. Cet ecclésiastique péruvien a une grande bonne volonté pour nous donner les secours spirituels ; il confesse nos pénitentes et nos enfants. Le père Peypus est notre confesseur ordinaire ; Sa Révérence est aussi bien dévouée au Bon-Pasteur. Nous n'avons pas de Supérieur fixe, nous espérons en avoir un après le sacre de Monseigneur. Pour le moment, nous nous adressons à Monseigneur le Nonce, qui daigne nous appeler ses filles ; Son Excellence nous répond toujours de la manière la plus obligeante et la plus gracieuse. Le vif intérêt que cet éminent Prélat porte à notre monastère mérite une autre récompense que celle de nos sincères remerciements. Ses hautes qualités nous le font comparer à l'auguste Pie IX, dont il a l'honneur d'être le neveu.

Mesdames Roca, Matute et Garcia, nos principales bienfaitrices, aiment beaucoup le Bon-Pasteur ; elles méritent toute notre reconnaissance. Nous avons essayé de la leur témoigner le jour de la bénédiction de la maison, 15 Octobre ; jusque-là, notre pauvreté ne nous avait pas permis de faire faire des grillés comme le demandent nos saintes règles, enfin peu à peu nous y parvinmes. Voici comment

se passa la cérémonie. D'abord, la fête de sainte Thérèse avait été choisie parce que c'était celle de Madame Roca. Toutes nos dames bienfaitrices étaient invitées et nous parurent charmantes, s'intéressant de plus en plus aux pauvres jeunes filles que nous recevons, ce qu'elles nous prouvèrent en glissant différentes sommes dans la main de notre Mère. On attendait Madame Roca pour la sainte messe, mais elle nous écrivit qu'elle ne pouvait venir, une circonstance impérieuse l'en empêchait. A neuf heures commença le saint sacrifice, pendant lequel nous chantâmes des cantiques en français et en espagnol. Nous communîâmes, ainsi que nos enfants; plusieurs de ces dames s'approchèrent aussi du banquet Eucharistique. Vingt-trois d'entre elles furent conduites ensuite au réfectoire pour le déjeuner, qu'elles trouvèrent fort à leur goût. A midi commencèrent à arriver les personnes qui étaient invitées pour la bénédiction. En attendant la cérémonie, elles visitèrent la maison et ne cessaient de répéter : "Que c'est propre ! que c'est propre ! Quel ordre règne partout ! Que vous avez travaillé pour mettre cette maison telle que nous la voyons aujourd'hui !" Nos enfants attirèrent particulièrement leur attention, les plus jeunes surtout. Nous leur avions appris quelques couplets pour les dames bienfaitrices : ces chères petites ne terminaient leur chant que pour le recommencer ; elles chantèrent tellement toute la journée, que le soir elles étaient épuisées. A trois heures la procession s'organisa. Une bannière de la Ste. Vierge, dont deux de nos petites filles tenaient les rubans, marchait en tête ; puis venaient les orphelines, les pénitentes, les Sœurs tourières, les religieuses et le clergé. Les séculiers suivaient, portant un cierge. Nous fîmes le tour de nos trois cloîtres et passâmes par la classe des Pénitentes en revenant au chœur. Le secrétaire de Mgr. Orueta aspergeait ; il était suivi de Mgr. Garcia, du Supérieur des RR. PP. Lazaristes, notre Supérieur trimestriel ; des RR. Athanase (Peypus), Gomey et Toledo. Ils récitaient avec nous les psaumes de la Pénitence pendant la procession qui se termina par le salut solennel du Saint-Sacrement. Toute la journée nos enfants des deux classes nous firent honneur par leur conduite.

Disons un mot de nos orphelines, dont le plus grand nombre ont seize à dix-huit ans. Vu les besoins du pays, causés en partie par l'émigration des peuples au Pérou où les familles se multiplient comme les *Etoiles d'Abraham*, Mgr. Roca voulut que nous commençassions par cette classe. La plupart ne sont pas véritablement orphelines, ce sont plutôt des êtres abandonnés ou que la misère des parents ne permet de garder. Elles nous viennent à moitié vêtues et fort malpropres ; il est très-difficile de leur faire comprendre que la décence des habits est la plus belle parure d'une jeune fille. A l'église, leur tenue n'est pas des plus respectueuses : elles commencent par étendre leur petit tapis, puis elles se jettent dessus de tout leur cœur. De temps en temps, on les entend crier : " *ó Jesús ! ó Señor !* " Elles se frappent la poitrine tellement fort, qu'on craint qu'il ne leur arrive quelque accident. Leur caractère est assez docile, mais jaloux et enclin à la paresse. Remarquons que le climat y contribue beaucoup. Pour raccommoder leur linge, elles ont un expédient dont on n'a pas d'idée en Europe et dans notre pays. Grâce aux soins de leur dévouée maîtresse, aujourd'hui nous en avons qui cousent très-bien, d'autres s'emploient avec bonheur à différents travaux. Les bains sont pour elles le suprême plaisir, surtout dans le temps des chaleurs où elles se plongent dans l'eau comme de vrais poissons.—Nous comptons soixante-dix de ces jeunes filles orphelines. L'exiguïté du local ne permet pas d'en recevoir davantage. Nous avons dédié leur classe à sainte Rose, à laquelle elles ont une grande dévotion.

Nos chères Pénitentes, au nombre de quatorze, nous donnent assez de satisfaction. Leurs coutumes et leurs manières ne diffèrent guère de celles des Préservées. Leur ignorance en fait de religion est très grande ; mais le bon Dieu, nous en avons la confiance, leur ouvrira l'intelligence et elles connaîtront nos saintes vérités d'une manière plus exacte.—Cette dernière classe ne date que du 21 Septembre 1872.

Le 9 Juillet, nous allâmes, après y avoir été autorisées, au tombeau de la Vierge du Pérou, de celle à qui Notre-

Seigneur adressa cette ravissante parole : “ *Rose de mon cœur, je te prends pour mon épouse.* ” Lorsque nous passâmes devant le palais de Monseigneur le Nonce, Son Excellence sortit, nous salua de loin et nous bénit. Arrivées au but de notre pèlerinage, agenouillées devant les reliques de sainte Rose de Lima, oh ! que nous priâmes pour notre sainte Congrégation, pour notre Vénérée Mère Générale, pour nos bien-aimées Sœurs Assistantes de la Maison-Mère, pour les dignes Provinciales et Prieures de l'Institut, pour toutes nos chères Sœurs de la Maison-Mère et des fondations ! Nous n'oubliâmes pas nos OEuvres : oh ! si sainte Rose nous donnait le terrain qu'elle a sanctifié par sa pénitence, et puis encore le soin de son tombeau ! Mais ce ne sont là, nous le savons, que de pieux désirs.

Le 17, à midi, arrivèrent dans notre petit monastère quatre de nos Sœurs du Canada qui se rendaient à Quito. Quelle surprise ! quelle joie !! ..... Les heures, les minutes furent bien employées ! Mais comme sur cette terre les consolations ne sont pas éternelles, après avoir passé trois jours dans les délices de la charité, nous fûmes obligées de nous séparer..... Adieu, adieu, chères Missionnaires de l'Equateur ; allez sauver les âmes, au Ciel nous nous retrouverons.—Après leur départ, nous nous rendîmes au chœur pour recommander à Marie la fin de leur voyage. Ces bien-aimées Sœurs étaient accompagnées des bons Frères de la Doctrine Chrétienne que nous reçûmes dans des appartements extérieurs. Nous nous estimions heureuses de loger les pèlerins de Notre Seigneur.

Généralement parlant, on dit que la peine succède à la joie : c'est ce que nous expérimentâmes dans ce mois de Juillet.—Le 22, nous recevons la nouvelle que le colonel J. Balta, Président de la République du Pérou et un de nos bienfaiteurs, vient d'être assassiné par l'ambition d'un de ses beaux-frères, Tomas Gutierrez, ministre de la guerre, qui s'était organisé un régiment. Au signe donné, tous s'étaient avancés vers le palais du gouvernement ; la moitié du bataillon entra, s'empara du Président qui fut conduit à la caserne de Sauta Catarina, où on le retint prisonnier. La victime était douce, calme ; on eût dit qu'elle

pressentait ce qui devait lui arriver. Un des frères Gutierrez entre, lui donne le coup de la mort et le jette au public. Ce crime de lèse-nation fut le signal d'une révolution sanguinaire. Le peuple est indigné ! les deux partis en viennent aux mains ; de terribles combats s'engagent, on entend gronder le canon de toutes parts. Deux régiments passent devant notre maison, l'épée nue à la main. Nous étions saisies. Bientôt les trois frères Gutierrez succombent à la fureur populaire, et le parti du Président triomphe !—Le corps du colonel Balta fut recueilli par les Frères de la Bonne-Mort, enseveli, et exposé dans une des principales églises de Lima. Monseigneur le Nonce présida les obsèques et Mgr. Roca prononça l'oraison funèbre qui fit pleurer tous les assistants. Il n'y avait personne qui pût dire : " J'ai demandé et j'ai été refusé." L'ancienne garde du défunt formait son cortège d'honneur, et le corps fut conduit du temple de la Merced au cimetière. Des coups de canon furent tirés au moment où on le descendait dans la tombe, pour annoncer à la ville de Lima que son bienfaiteur était pour toujours dérobé à sa vue. Notre peine fut très-grande, car notre mission doit beaucoup au cœur bon et compatissant du colonel Balta. Ce fut lui qui, ayant vu dans une de ses visites que nous n'avions pas de cuisine, nous envoya le lendemain 2,000 fr. pour en construire une. Nous en étions bien reconnaissantes ; depuis sept mois notre nourriture s'apprêtait plus à la fumée qu'au feu et plus d'une fois notre dîner avait été retardé.

(A Continuer.)

# MŒURS CHINOISES AU KIANG-SOU.

## SECONDE PARTIE

### LE DEPART DE CE MONDE

(Suite.)

#### VII.—TALISMANS.

On rencontre partout une infinité de talismans contre les malheurs qui affligent la pauvre humanité. Ce sont, entre autres, des devises ou même de simples lettres que l'on applique sur les portes, sur les fenêtres, etc. Le caractère *Fo* est le plus répandu. Il signifie bonheur ; on semble s'imaginer qu'en affichant partout le nom, on finira par obtenir la réalité ; mais, c'est à peu près comme le mot *fragile* inscrit sur les caisses d'emballage ; il n'en garantit guère le contenu. Les parents ont grand soin d'orner la coiffure de leurs petits enfants de statuettes, de lettres superstitieuses, de dragons, de lions, etc. Ce sont autant de talismans.

Depuis longtemps, j'avais remarqué, auprès de certaines maisons, une longue perche surmontée d'un crible traversé de flèches. Je prenais d'abord cela pour une enseigne ; en allant aux informations, j'ai fini par apprendre que c'était un moyen dont les païens se servent pour garantir leurs demeures des malins esprits qui viendraient à passer par là.

Voyant aussi, au-dessus de la porte des maisons, une petite corbeille garnie de papier rouge à l'intérieur, j'en ai demandé l'explication. On m'a dit que c'était un talisman contre la petite vérole. Il ne doit pas être bien efficace, car cette terrible maladie emporte ici bien des enfants. Certains médecins font profession de traiter spécialement cette maladie ; mais le préservatif qu'ils emploient est presque aussi dangereux que la maladie, ou plutôt c'est la

maladie elle-même inoculée à l'intérieur par aspiration. Le mandarin de Shang-hai a fait établir des pharmaciens où l'on vaccine à la manière européenne.

Quand, après avoir épuisé les moyens nature's et superstitieux, le païen se sent encore oppressé sous le poids du malheur, il ne lui reste plus qu'à se résigner à son sort en gémissant ; il n'a pas la consolation de savoir accepter la souffrance en expiation de ses fautes, ou pour mériter une éternelle récompense dans une vie meilleure. Il en est qui, dans un accès de désespoir ou de rage, prennent une poignée de riz et la jettent dans la fosse d'aisance ; c'est à leurs yeux le plus grand acte d'impiété que l'homme puisse commettre. Dieu est ici trop peu connu pour être blasphémé, mais, en revanche, les hommes se maudissent entre eux de la manière la plus horrible. Leurs malédictions sont d'une dégoûtante obscénité. Il n'est par rare de rencontrer des femmes qui se plantent devant leurs maisons et maudissent ainsi leurs voisines, pendant des heures et des jours, de toute la force de leurs poumons ; on dirait des énerguènes.

(A continuer.)

---

Comme nous mettons sous presse, la triste nouvelle de la mort de Mgr. GUIGUES, Evêque d'Ottawa, nous arrive. Nous ne pouvons cette fois que l'annoncer, promettant aux Associés de l'Œuvre une notice biographique au prochain numéro.

Egalement nous apprenons, trop tard pour ce numéro, la mort si regrettable de la Revde. Sœur d'AVIGNON, de l'Hôtel-Dieu, décédée au Nouveau-Brunswick, où elle était fondatrice de plusieurs missions florissantes, et dont nous parlerons aux prochaines Annales.

---